LA SAVOYE

DE IAQVES PELETIER

DV MANS,

A Tresillustre Princesse Marguerite de France, Ducheſſe de Sauoye & de Berry.

Moins & meilleur.

A ANECY,

Par Iaques Bertrand.

M. D. LXXII.

PREMIER LIVRE
DE LA SAVOYE.

A TRESILLVSTRE PRINCESSE MARGVERITE DE France, Ducheſſe de Sauoye & de Berry.

VOVS, de la Grece hoſteſſes anciennes,
Qui à preſent eſtes Sauoiſiennes,
Inſpirez moy des dons de voſtre Dieu,
Leſquelz ie vien rechercher ſur le lieu:
Pour mieux chanter l'admirable facture
Des baſtimens ouurez de la Nature,
Et les auis que vous m'auez donnez
Par les hautz Mons que i'ay enuironnez.
Et toy, ſans qui point de los ne merite
Cete entrepriſe, ô franche MARGVERITE,
Illuſtre ſang du Iuppiter François,
Ici conuient que Pallas tu me ſois,
Et s'il y a Deeſſe plus proſpere,
Repreſentant & les Seurs & le Pere,

Vu que l'eſpoir d'icelles tu ſoutiens,
Et que l'eſprit paternel tu retiens.
En ces partours que dire ie propoſe,
Si grand ſuget, & ſi diuers s'expoſe,
Que la Nature en confuſe beauté
Le iugement de choiſir a oſté.
Car quand ce vient que l'ouurage on contemple
Plein de façon, ſans patron ni exemple,
On a de quoy les cauſes en tirer,
En quoy ſe plaire, & de quoy admirer:
Des hauz ſommetz la raiſon s'imagine,
Pour quoy ilz ſont des Fleuues l'origine:
Vne eau ſans air, touſiours va haut tendant:
Ayant pris l'air, touſiours va deſcendant:
Et court ſans fin, tant qu'elle ſoit reçue
Au grant giron dont elle eſtoit iſſue:
Ainſi la Mer ſe vide & ſe remplit,
Et ſa rondeur eternelle accomplit.
Pourquoy en haut l'aſpre gelee eſpriſe,
Le clair Soleil & ſes rayons meſpriſe,
Et aus lieus bas, où le Soleil n'appert
Si longuement, en moins de tems ſe perd:
Les raiz luiſans, qui libres s'eſlargiſſent
Sur la campagne, abondamment agiſſent,
Et à loiſir: car leur proiection
Sa force accroit par la reflexion:
Mais la hauteur, où le Soleil applique
Ses raiz diſioinz, & de trait plus oblique,
Ne peut garder cete viue chaleur
Si longuement en ſa pleine valeur.
Pourquoy d'Eco, dont l'oreille eſt deçue,

L'eau

L'eau reſonnante eſt tellement reçue,
Que le paſſant veut voir à l'approcher,
Si ce ruiſſeau eſt dedans le Rocher:
Comme au Miroir la polie verriere
Fait voir l'obget, eſtant cloſe derriere:
Et comme l'eau ne pouuant tranſparoir
Outre le fons, fait le meſme apparoir,
Ainſi d'Eco eſt la voix reboutee,
Quand l'air s'entonne en la Roche voutee:
Et quand les crotz & circuitz cauerneus
Rendent le ſon qu'ilz ont cueilli en eus.
En trauerſant par les Roches hauteines,
On voit ſaillir les premieres Fonteines,
Qui donnent nom aus plus petitz Ruiſſeauz,
Dont s'enflent ceus qui portent les vaiſſeauz:
On voit comment vne Eau aquiert ſa force
En ſe mouuant, ſans qu'autre eau la renforce,
Par le moyen de ſon canal, reduit
De plus eſtroit, en plus large conduit.
Tout ainſi faut la matiere allumee,
Qui au foyer rend bien peu de fumee,
Par le tuyau peu à peu s'eſtendant,
Puis par dehors au large s'epandant.
Cet Air fecond rend les choſes diffuſes,
Par les vertuz de ſes eſpriz infuſes:
Vn Vent petit augmente ſon pouuoir
Au long aler, & la rouë au mouuoir.
Entre les Eaus de la Nature inſignes,
Les Lacs parfons ſont de merueille dignes:
Les vns ſont bas, entre les Mons compris,
Aucuns d'iceus les plus hauz lieux ont pris:

Des vns les eaus plus que d'autres vtiles:
Les vns fecons, les autres infertiles:
Tous peu à peu hors leurs riues ſortans,
Et ſur leurs bors par ondes reflotans.
Quand en leurs fons touſiours plein ſe limitent,
De l'Ocean la nature ilz imitent:
Ilz ont des rocz, & des goufres parfons,
Comme la Mer, où n'y a point de fons:
Par où les vens, qui ſourdent, & s'augmentent,
Des floz ondeus comme en Mer les tormentent:
Et qui leurs tems & certains ſignes ont,
Si trop nouueaux les bateliers ne ſont.
Et ſe croit bien que les Fleuues trauerſent
Par ſouz les Mons, & que les eaus ſe verſent
De Lac en Lac: qui touſiours abondans,
Sont l'vn à l'autre en leurs fons reſpondans.
Bien deuoit eſtre vne telle contree,
Celle où iadis Cireine ouurit l'entree
De ſes palais moites & cauerneus
Au triſte filz Ariſtee, & peneux,
Ayant perdu d'vne mort langoureuſe
Les beauz eſſeins de douſſeur liquoreuſe:
Elle luy montra & l'addreſſe & l'endroit,
Où le deuin Protee il ſurprendroit:
Et eut le ſoin de le conduire adonques
Par les chemins des humides ſpelonques,
Dont les detours conduiſent par leans
Iuſques aux bors des diuers Oceans:
Deſquels les eaus ſouz l'areine epurgees,
Et par certains ſoupiraux degorgees,
Changent leur ſel en liquide fraiſcheur,

Seda

Sedant la ſoif, & le chaud deſſecheur.
Il vit couler tous les Fleuues grand erre,
Cler reſonnans par deſſouz la grand' Terre:
Or choir en bas, or ſe hauſſer amont
Pour trouuer l'air à la pointe d'vn Mont,
Dont roidement leurs eaus ilz precipitent,
Pour arroſer ceus qui la terre habitent,
Et leur nourrir les diuerſes façons
D'arbres, d'oiſeaus, d'herbes & de poiſſons.
Il vit la Seine à la ſource petite,
D'vn meſme nom auec ſon Fleuue dite:
Qui par Bourgongne, à Châtillon deſcend,
A Bar, à Trois, où ſeul ancor' ſe ſent:
Mais toſt apres d'Aube s'eſtant fait large,
De ſes bateauz à Nogent il ſe charge.
Et vers Prouins, Tonne & Loin beuuant,
Et puis Melun & Corbeil abbreuuant,
A Charanton prend Marne dans ſa riue:
Et ainſi grand, au grand Paris arriue,
Paſſant le pont en arches comparti,
Euure de main d'Architecte baſti:
Et puis celuy où tant de moulins tournent:
Et cil ancor' où les treſors ſeiournent,
D'or, pierrerie, & labeur martelé:
Meſmes celuy Petit pont appellé.
Puis tranſcourant la ſtructure ſeconde
Du pont Seinclou, que luy dreſſa Iuconde,
Vient à Conflans, où l'Oiſe perd ſon nom:
Puis deſcendant par Mante, & à Vernon,
Au Pont de l'arche, à Rouan, qui commande
Par ſes arretz à la terre Normande.

Aiant receu l'eau ſalee & les Nauſz,
Meurt en la mer des Septentrionnaus:
Loire, qui ſort d'Auuergne montueuſe
Pour abbreuer de ſon eau fluctueuſe
Le long païs des Viles & terrois,
Par ci deuant plus frequentez des Rois:
Orleans, Mun, (l'vn l'Etude renomme,
De l'autre ancor' ſon Poete ſe nomme)
Blois & Amboiſe & les beauz iardins vers
De Tours, experte en l'ouurage des vers:
Schinon, Saumur: puis de courſe plus baſſe
Deſſouz les Pons de bois conioins il paſſe,
Aupres d'Angers, là où le Droit s'aprand.
Au meſme lieu les trois Fleuues il prand,
Meine, & le Loir, & noſtre Sarte enſemble
Et les trois noms des Poetes aſſemble.
En fin ce Pere, à Nantes va ſouz Mer,
Luy & tous ceus qu'il boit, ſe conſommer:
Garonne, iſſant des Mons confins d'Eſpagne,
Qui de ſes flaz pierreus Toulouſe bagne:
Et abbreuuant les Gaſcons d'Agenois,
Chet à Bordeaus, teſte du Guyennois:
Où la Dordonne auec elle meſlee,
De l'eau des deus Gironde eſt apellee,
Deſſus Lermont: où la Mer reflotant,
A Blaye vient ſon court nom luy oſtant:
Le Róne ayant des froiz Griſons ſa ſource,
Qui par le lac Leman paſſe de courſe,
La calme Sóne à Lyon enleuant,
Et puis les murs de Vienne lauant,

Se va

Se va enfler d'Iſere, ia plus noble
D'auoir paſſé au trauers de Grenoble:
Puis deſcendant entre Tein & Tournon,
Court à Valence, Etudes de renom:
Et par l'Oriol abbreuuant la campagne
Du Viuareis, Montelimar il bagne.
De là, ayant tranſcouru ſon tiers pont,
Va arrouſer la Cité qui repond
Au Rommein ſiege: où paſſant ſouz les arches
D'euure maſsif, il entre ſur les marches
De la Prouuence: Et la Sorgue aualant,
Claire du Poete à ſa Laure parlant,
Boit la Durance, & le Gard, qui bruit meine
Du triple pont de ſtructure Rommeine:
Puis entredeus Beauquere departant
De Taraſcon, & tantoſt ſ'ecartant,
L'vn de ſes bras par Arles il tranſporte
Dedans la Mer: l'autre pres d'Aiguemorte:
Et à l'entrer, l'eau douſſe, murmurant,
Contre le ſel va longuement durant:
Mais l'Archipel, quoy qu'vn tems il la ſoufre,
Et ſa douſſeur & tout ſon bruit engoufre.
Là le vaiſſeau du Pilote inexpert
Et hazardeus, ſouuentesfois ſe perd.
Or laiſſons là le cher filz de Cireine,
Et la contree hunide ſouz terreine,
Et ſon Protee: apreſent nous aimons
La liberté des eaus, & l'air des Mons.
Dedans le Lac, que le Bourget denomme,
Le Lauaret friand, ſeul ſe renomme,

Haran d'eau douſſe,& viuant tout à part,
Mort auſsi toſt que de l'eau il depart.
Là le Heron vole haut,& crie aigre:
Là eſt l'Arlette au corps plumeus & maigre,
Qui d'œil agu va ſa proye chaſſant,
Et à fleur d'eau la rauit en paſſant:
Le Cormoran,qui iuſqu'au fons tranſperſe,
Peſche la Truite au milieu de l'eau perſe:
Ayant ſon corps auſsi pront mouuement,
Comme ſon œil regarde viuement.
Deſſus ce bord eſt la fameuſe tombe
Des Ducs defuns,deſerte Hautecombe,
Fondee en biens,& en murs erigez:
Ceus là bien pris,& ceusci negligez.
Là par merueille vne eau du roc deuale
Endroit midy,gardant vn interualle
D'arreſt & cours,par tems alternatiz:
Qui ſouz la pierre ainſi ſont departiz
Que l'eau,qui ſort par floz & à la foule,
Chet en la cuue,& à loiſir s'ecoule:
Et ce pendant la ſource s'internet,
Puis toſt apres autant y en remet.
Ainſi ſe fait l'Euripe par repriſes,
Souz le reſort du roc ſi bien compriſes,
Que les humains artifices n'ont pas
Leurs manimens de plus iuſte compas.
Et de cete eau la terre proche imbue,
Fait vn marais,où eſt l'Iſlette herbue,
Qu'on voit nager lors qu'il y a grand'eau,
Par là deſſus,ainſi comme vn bateau.
Vne autre Iſlette au petit Lac mouuante

De Ce

De Cheuelu, montre quel cartier vente:
Car là deſſus s'eſt vn arbre produit,
Qui ſert de voile au vent qui la conduit.
Tant qu'on voudra, l'Egiptienne fẽue
A fleur du Nil s'enracine & ſe lẽue:
C'eſt vne mote, où la ſemence on met,
Et qu'à cete eau limonneuſe on commet:
Mais ici l'eau fournit ſa couuerture
Sans aide aucun, de terre & de verdure,
Qu'elle ſait bien meintenir & nourrir,
Tant il s'en faut qu'el' la doiue pourrir.
Ainſi les faitz de Nature procedent,
Et l'vn à l'autre euidemment ſuccedent.
Bien l'Air de l'Eau ſe doit faire aiſément,
Puis qu'il s'en fait le plus gros Element:
Ainſi touſiours les quatre qui varient
Leur miſtion, & tant ſe contrarient,
Font vn accort ſans fin, en s'embraſſant,
Et par entr' eus les ſuſtances braſſant.
Bien ſe connoit celle ouuriere altiſsime
Auoir tranſmis ces ſources à la cime,
Tant pour les Mons nourrir & humecter,
Qu'auſsi pour l'homme en profit delecter,
Quand au milieu des plus hautes Montagnes
Ell' y a mis prayries & campagnes,
Donnant à l'homme exercice à propos
D'vtilité, de peine & de repos.
Et quand ce vient que le Soleil remonte,
Portant l'Eſté, qui les froidures domte,
Vous y auez blez & herbages vers,
Qui ont eſté ſouz la blancheur couuers,

Incon

Incontinent que les Neiges pendues
Par le Soleil des Iumeauz ſont fondues:
Dont les ragaz & bouillons rauineus
Portent les Rocz par le val ruineus.
Tant ne ſe montre outrageus vn grand Fleuue
En plein hyuer, quoy que long tems il pleuue,
Qu'en plein Eté, le murmureus Torrent
Au depourueu implacable ſe rend.
Par là ſe font les petites Riuieres
En peu de tems intraitables & fieres.
Que ſi ancor' l'air de pluye eſt troublé,
Le grand debord horrible eſt redoublé.
Le cours errant des Vſſes, qui deriue,
Sable & caillous roulant par fons & riue,
Les paſſans naye en ſon gué deceuant,
Que lon paſſoit à l'aiſe vn peu deuant.
Et le Torrent, à qui l'horreur bruitiue
Auoit fait nom: mais la tourbe creintiue,
Pour l'appaiſer, par vn accord de tous,
De Nant bruitif, l'a changé en Nant dous.
Mais qui dira les bruyantes ondees,
Et les frayeurs de ces eaus debordees?
Lors que ſe rent le grand monceau glacé,
Qui ſert de bonde à l'eſtang amaſſé?
Dont la ruine horrible & furieuſe,
Tout à vn coup faite victorieuſe,
Gete à l'enuers ce bouluar remparé:
Et par l'ouuert qu'elle s'eſt preparé,
Sort en façon d'vne Montagne ondeuſe:
Et diroit on, à l'iſſue hideuſe,
Qu'alors alors ſe doiuent deplacer

Les Mons

Les Mons maſsifz, pour la laiſſer paſſer:
Quand les Rochers elle heurte & arrache,
Et les roulant, en telz coins les attache,
Que par apres on penſe qu'en ces lieus
Ilz ont eſté depuis les ſiecles vieus.
Par ce deluge afreux, epouuantable,
En peu de tems, pour long tems lamentable,
S'en vont aual les beuz & les cloiſons,
Les habitans auecques les maiſons.
Par ces Vallons, les riuieres neigeuſes
Sont aus humeins preſqu'en tout dommageuſes:
Troubles par tout, & froides ſont les eaus,
Nuiſans au corps, ſans poiſſons, ſans oiſeaus.
Mais au moyen des conduites lointeines,
Par les tuyaus arriuent les Fonteines
Aus lieus Bourg'ois. Sauoye, ſans cela,
Auroit le moins de ce que plus ell'a.
Et ceus qui n'ont des Fonteines l'aiſance,
Eſtans contreins de boire, par vſance,
L'eau des Torrens, bien peu y a d'entr'eus,
Que lon ne voye en deuenir goitreus.
Courantes Eaus, dont l'eternelle fuite
Meintient ſon cours d'inuariable ſuite,
Bien eſt le lieu fecond, dont vous ſaillez,
Vu qu'en courant iamais ne defaillez:
Bien grand l'ouurier qui vous a aſſurees
Dans voz canauz, & de Rocz emmurees,
Pour affermir & de veines & d'os
A cete Terre & le ventre & le dos.
On voit à l'œil, par votre force exquiſe
La vraye eſſence aus choſes eſtre aquiſe:

Vous te

Vous temperez des corps les grans exces
S'ilz ſont trop chauz, ou bien s'ilz ſont trop ſecz:
Vous auancez les herbages qui croiſſent,
Et tous les fruiz qui ſur terre paroiſſent,
Les Mineraux ſouz la terre logez
Sont tous par vous premierement forgez.
Meſme en paſſant par les mines veineuſes,
Vous apportez aus riues areineuſes
De l'or exquis les greins perlez & blons,
Entreluiſans par l'obſcur des ſablons.
Que ſi l'Eſpagne vn Tage iaune extolle,
Frigie vn Herme, & Lidie vn Pactole:
Bien peut Sauoye auoir meſme renom
Pour ſes Ruiſſeauz, qui d'or ont pris le nom.
Meſme le Róne a ſon areine blonde
Par ſes confins. Ainſi Sauoye abonde
Des dons diuers, qui ſont particuliers
Aus regions pour grans & ſinguliers.
Par l'Ocean & par vous, la grand maſſe
A ſe mouuoir ſa pleine force amaſſe:
Puis les deus clairs Elemens d'alantour,
Plus viuement accompliſſent le tour:
Et vous rentrant en la Mer qui vous pouſſe,
Ne la croiſſez, & ne la rendez douſſe,
Elle gardant tout' vne ſa rondeur,
Son mouuement, ſa ſaueur & grandeur.
Que dirons nous de la Neige qui tombe
En vn monceau, tout le long de la combe?
Quand par les Vens arrachee elle part,
Ou quand le chaud par deſſouz la depart:
Voire & conuient que les paſſans auiſent

De ma

De marcher coy, & qu'entr'eus ne deuiſent,
Et a lon vu (merueille) au ſeul parler
La Neige rompre, & en bas deualer:
Soit que la voix, qui à l'air donne branle,
La peſanteur ia ruineuſe ebranle:
Et que l'effort du marcher peſamment,
Iuſques au lieu monte continemment.
Ainſi s'en vient la maſſe à la renuerſe,
Qui ſon lourd fais tout aual bouleuerſe:
Non qu'au partir ell'ait ſi grand' durté,
Mais en roulant, de ſon pois aheurté,
Amaſſe en rond touſiours Neige recente,
Si toſt, ſi fort, de ſi longue deſcente,
Que du fracaz qu'ell' va par l'air donnant,
De loin cuidez ouir le Ciel tonnant,
Ou ce qui ſemble à la celeſte foudre,
L'horrible ſon de la machine à poudre:
Cete Lauanche au choir ſe vient ouurir
Au heurt des rocz, & tout le val couurir:
Ou (qui la foy de l'ouye ſurmonte)
Ce fais maſsif venu aual, remonte
Contre le Mont oppoſite eſtendu,
Preſqu'auſsi haut qu'il eſtoit deſcendu.
N'a lon pas vu cete boule maſsiue
Se rebondir d'vne force exceſsiue
Vers l'autre Mont? & auoir acraſez
Les vilag'ois es hauz lieus accaſez?
Et ſi le ſon eſt hideus & horrible,
Le ſouflement eſt bien auſsi terrible,
Quand les tronſons des gros Sapins branchuz
Deracinez, du ſeul vent en ſont chuz

Or a

Or auient il que ces Alpes chenues
A l'œil lointein ont ſemblance de Nues:
Car vn corps clair, de pres a autre egard,
Que quand il eſt diſtant & à l'ecart:
Et les couleurs, qui ſemblent bien natiues
En l'Arc du ciel, ne ſont que putatiues:
Les Nues meſme ont leur conuexité
Par apparence, & non par verité.
Car l'air moyen, par la vigueur ſolaire
Gros ou ſutil, & l'eſpace oculaire,
Rendent ce ſens, qui voit, ou penſe voir,
Sur tous les ſens facile à deceuoir.
Quant au Soleil, qui ſemble pale ou rouge,
Grand ou petit, iamais pourtant ne bouge
D'vn ferme eſtat: & la Lune ſouuent,
Qui nous promet chaud, froid, ou pluye, ou vent,
Se montre bleſme, ou rouge, ou orangee:
Bien que iamais elle ne ſoit changee,
Fors quand la Terre en ſes defauz hideus,
Fait du Soleil & d'elle l'entredeus.
Ancor, des Mons la face nous expoſe
L'eſtat de l'Air auquel il ſe diſpoſe:
Souuent en haut on voit s'amonceler
L'air vaporeus, & là ſe congeler
Tout alantour, & s'en faire vne Nue,
Qui au milieu du Mont eſt retenue:
Et qui voudra par fois prendre le ſoin
De la iuger de pres comme de loin,
Il trouuera, quand par là il trauerſe,
Cete vapeur eſtre bien peu diuerſe
D'vne roſee: Et lors que l'epaiſſeur

Eſt ac

Eſt accomplie en ſa iuſte groſſeur,
S'elle de ſoy eſt aquatique toute,
Force ſera qu'en pluye elle degoute:
Mais s'elle n'a que du ſeul vaporeus,
Se reſoudra au Soleil chaleureus.
Si quelque fois laiſſant la Nue baſſe,
Iuſqu'au plus haut de la Montagne on paſſe:
L'air tout ſerein au deſſus on peut voir,
Et au deſſouz en meſme tems pleuuoir.
Or qu'alantour de ces Montagnes creuſes,
Par ſoupiraus les humeurs vaporeuſes,
Qui la deſſouz ont long tems reposé,
Saillans en l'air, le facent diſposé
Au chaud, au ſec, ou a chaque contraire,
Bien, il s'en peut ferme raiſon extraire:
Mais que d'vne eau, d'heure en heure expirant
L'humeur en l'air, qui la va attirant,
Puiſſe ſaillir vne vapeur ſi preſte,
Qui tout autour emeuue la tempeſte,
Quoi que du lac de Beaufort il ſoit dit,
Vers les diſans i'en laiſſe le credit.
Entre ces Mons on voit trois droites pointes
D'vne hauteur, iuſques aus Nues iointes,
Qu'Vlles on dit: & de ces trois Rochers,
Semble de loin que ce ſoint trois clochers:
Qu'on ne ſut onq atteindre iuſqu'au feſte,
Tant eſt ardue & pointue leur teſte:
Sinon qu'a pair ſont les Mons, ce dit lon,
Du Galibier, & de Rochemolon.
Tous les ſurpaſſe ancores le Montuiſe,
Planté au lieu, qui Dauphiné diuiſe

Du Marquiſat: & le Pau qui en ſourd,
Se perd ſouz terre vn tems, puis ſe reſourd.
Mais qui croiroit deuoir eſtre egalees
Par trait de tems, les Roches & vallees?
Les comparant enſemble, lon diroit
Qu'auparauant le monde finiroit.
On voit les Rocz neantmoins qui ſe rompent,
Et par le tems ſe ſechent & corrompent:
» *Ce qu'en vn lieu la Nature defait,*
» *De meſme ſuite ailleurs elle refait.*
Ne voit on pas vne Colline oſtee,
Et d'vne aſſuete en autre trnaſportee,
Pres Maurienne, où l'eau tant la mina,
Que toute entiere aual l'achemina?
Comme iadis le Róne qui tout ronge,
Dedans Vouache, es confins de Coulonge,
Fit deplacer vn tertre tout entier,
Arbres & tout, en vn autre cartier.
Pres Anecy vne Montagne miſe
Au bord du Lac, s'eſt peu à peu ſouzmiſe:
Et les Chaſteaus, que voir on ne pouuoit
De bord en bord, or aiſément on voit.
Puis regardant par ces Montagnes groſſes
Les Rocz pendans, les voútes & les foſſes,
Où vous creignez, quand vous paſſez aupres,
Les grans cartiers qui à tomber ſont pretz:
On peut iuger que tant de places vides,
De ſe remplir ſelon nature auides,
Rendront en fin ces monceaus atterrez:
Ou les ſors. Vens là dedans enſerrez,
Faiſans trembler la maſſe terrienne

Eprouué

(Eprouué l'as nagueres, Maurienne,
Et toi, Moutier, tant de fois l'as ſenti)
Applaniront le fais appeſanti.
Et de Mians les abiz en ſont preuue,
Par le debriz, qui ça & là ſe treuue:
Quand du Rocher la grand' cime partit,
Et tant de Bours en abîme abbatit.
Les fortes Eaus, qui leurs courſes alongent,
De iour en iour les Mons cauent & rongent:
Qui contreindront, à force de miner,
Le grand amas en fin de ruiner.
Que dirai plus? les Montagnes n'echapent
L'effort cruel des hommes qui les ſapent,
Pour arracher l'or au ventre caché,
Auec le fer, qui en fut arraché.
Et les Metaus, qui es mines demeurent,
Sont bons témoins des Rochers qui ſe meurent:
Dont le terreſtre au long tems ſe mang'ant,
En autre corps plus fin ſe va chang'ant.
Qui plus de l'air & du feu participe,
Qui de la terre, & plus toſt ſe diſsipe:
Qui aiſément eſt fondu & plié,
Et qui d'humeur aquee eſt plus lié:
Pois, fermeté, & couleur ſont les formes,
Qui par entr' eus les font eſtre diformes,
Selon qu'eſt l'air & le Soleil actif,
Et l'eau paſſant par le terroi natif.
Ilz ſont long tems cachez dans la matrice,
Autre long tems traitez ſouz la nourrice,
D'humeur, de ſec, plus ou moins durciſſans
D'air & de feu plus ou moins clairciſſans.

Mais qui dira la grand' temperature,
Et le ſauoir, dont maitreſſe Nature
Les cuit, les trampe & forge de ſa mein,
Laiſſant la reſte à l'exercice humein?
Ancor' voirrez les pierres tranſparentes
Dedans les Rocz, de formes differentes:
Safirs, Criſtaus, Diamans reputez,
Contentans l'œil, s'ilz auoint leurs durtez.
Et bien ſouuent l'ouuriere qui les trie,
Les a taillez d'vne telle induſtrie,
Que la planure & lignemens ſutilz
Feroint bien honte à l'Art & ſes outilz.
Ainſi les Rocz en corps ſe conuertiſſent
Plus fins & clairs, & touſiours s'appetiſſent:
Ainſi les Mons par tems deuiendront pleins:
La terre, mer: & les lieus vides, pleins.
De ces Rochers la rudeſſe diforme
Par art humein a reçu autre forme,
Rememorant & l'ouurage & les meins
Des anciens, & meſme des Rommeins:
Qui retrouuans les choſes memorables
Es lieus remuz, les rendoint honorables.
Viuier en apiliers & chapiteaus,
Tombeauz grauez auec leurs ecriteaus:
Mais la durté du long tems, qui varie,
Et qui les ars reduit en barbarie,
Les beauz labeurs des monumens poliz
A deplacez, briſez & demoliz:
Et les ecritz de compaſſees lignes,
Mis a l'enuers aus coins des chams & vignes:
Rien ne reſtant de l'artificiel,

Sinon

Sinon vn peu de ſuperficiel.
Ainſi l'Enuie oublieuſe, gourmande
Les faitz humeins, & a mepris les mande.
Puis delaiſſant l'homme a ſ'euertuer,
Ne peut ſes faitz, ne ſoi perpetuer.
Mais la Nature enſeignee ſans maiſtre,
A delaiſſé l'eau des Beins en ſon eſtre
D'Ais la pierreuſe, où les peres auoint
Mis leur ſinal, du tems qu'ilz ſ'y lauoint:
Des chaudes Eaus ſ'y retreuuent les cuues,
Pour ſuruenir de ſalubres eſtuues
Aus languiſſans, par deus effetz, dont l'vn
Retient du ſoufre, & l'autre de l'alun.
Tele deuient l'eau qui a eté douſſe,
Paſſant les lieus, où la froideur repouſſe
Le chaud au fons, qui tempere & qui cuit
Le naturel du terroi qui ly duit.
Là les Serpens, des creus ſans nombre ſortent,
Que ſans danger au ſein les enfans portent:
Car du terroi mineral la tiedeur,
Leur amortit du venin la froideur.
Or qui diroit tant de ſentiers qui virent
Parmi ces Mons abrupz, que iadis firent
Les durs Bergers, ça & là trauerſans,
Pour chercher l'herbe à leurs moutons paiſſans?
En ces contours, les Vens, qui l'air noirciſſent,
De gel tranchant, les viſages gerciſſent:
Là le paſſant mal ſe peut tenir droit,
Lors qu'en entrant par le paſſage etroit
Des deus Rochers, ſoudein lui vienent contre
Les tourbillons, à la foule & rencontre,

L'enuelopans: dont l'effort orageus
Plus a d'obſtacle, & plus eſt outrageus.
Quand vous montez, vous ſemble que la cime
Soit cellela que votre vuë eſtime:
Mais à voz yeus ſouuentefois deçuz,
Touſiours ſe montre vn plus haut lieu deſſus:
Puis en paſſant par ce chemin ſublime,
Vous entendez, ainſi que d'vn abime,
De ces Torrens les bouillons depiteus
Contre les Rocz qu'ilz trouuent deuant eus.
En ce haut Ciel, vn air qui regne & vente,
Voz ſens nouueaus etonne & epouuente,
Qui trauaillez, regardant contre bas
A raſſurer votre œil & votre pas.
„ *Ardens deſirs, qui les hommes affolent*
„ *D'aler plus haut que les oiſeauz ne volent.*
Quele horreur c'eſt, quand le Rocher pendant
Eſt de tous tems ſa ruine attendant,
Et que les Vens, qui là haut ſe depitent,
Rompant le fais, en bas le precipitent,
D'vn tel randon & fraieur, qu'en cheant,
Vous fait ſembler la Montagne au Geant,
Qui blaphemant les Dieus & la machine,
Secoût le fais qu'il a deſſus l'echine:
Dont les cartiers ebranlez de leur pois,
Font retentir la valee & les bois.
O quantes fois, ſi à autre heure ilz chuſſent,
Le laboureur aus chams acablé vſſent!
Ces Montagners, du Ciel ſont regardez,
Et de ces hauz precipices gardez:
Alez y voir, & vous voirrez où meine

La con

La couuoitiſe & la pratique humeine,
D'auoir oſé mettre le pie es lieus,
Qui de ça bas donnent horreur aus yeus:
D'auoir rendu la hauteur acceſsible,
Ce qu'à la voir, ne ſembloit point poſsible:
Meſme auoir fait par frequentation,
Des lieus perduz, lieus d'habitation.
Soint tant qu'on veut, les Montagnes ardues,
Les voyes ſoint par la Neige perdues:
Si anez vous au haut & au milieu
Vilages meintz, baſtiz de lieu en lieu.
Cete hauteur, en partour ſuſpendue
Fait le païs de plus grand' eſtendue:
Auſsi eſt il plus peuplé & garni,
Que s'il etoit en campagne applani.
Merueille grand', ces lieus tous pleins d'aſpreſſe
Et de trauail, ont toutesfois la preſſe
De ceus qui ſont l'an tout entier contens,
Pourueu qu'il viene vn ſeul quart de bon tems.
Et toi, Beſſan, penetré de la Bize,
Et Bonneual, où l'Arc ſa ſource à priſe,
Voz habitans ſont aus froides ſaiſons,
De Vens & Neige aſsiegez es maiſons:
Et leur famille ainſi empriſonnee,
Vit demi an du pein d'vne fournee.
Contre le Vent ilz vſent pour chaſsis,
De clairs glaçons es fenestres aſsis.
Et toutefois cete terre natiue
Leur eſt ſi douſſe, & ſi recreatiue,
Que ne penſans autres endroiz meilleurs,
Onques n'ont eu deſir de viure ailleurs.

Puis quand ce vient que les Iumeaus rapportent
Le beau Soleil, de leur fumiere ilz ſortent,
Pour voir le Ciel, quilz n'auoint veu depuis
Quatre ou cinq mois, ſinon du fons d'vn puis.
Vous les voirriez la face bazanee,
Mener beufz gras & moutons d'vne annee
Vendre au marché, cheureaus, fourmages, eufz,
Et rapporter de beaus teſtons tous neufz.
Vne autre aſsiete etreinte de gelee,
Ceus du païs Glacier l'ont appellee,
Detroit horrible, en long & parfondeur
Tout endurci d'eternelle froideur.
Des que les Mons vindrent à apparoitre,
En meſme tems ce gel y vint à croitre:
Et peu à peu ces Rochers de glaciz
Maugré l'Eſté ſe ſont faitz plus maſsiz.
Ie ne croi pas que les Hiperborees
Soint transpercez de plus aſpres Borees:
Car le Soleil, qui en vn tems s'y tient
Touſiours leué, quelque Eſté y meintient:
Mais en ce lieu, dont l'horreur glaciale
Va depitant l'ardeur ſolſtitiale,
N'y a rondeur, ny forme d'orizon:
Le iour y eſt comme en vne priſon:
Et ſi n'y a en l'etroite contree,
De tous les Vens, que pour la Biſe entree,
Au long des Rocz, deſquelz le haut ſommet
Luire entredeus au Soleil ne permet.
Ce lieu pourtant ne s'eſt pas pu defendre,
Qu'en meintz endroitz ne ſoit cõtreint de fendre:
Car l'eau coulant' deſſouz l'a dilaté,

Et des

Et des le fons ouuert & eclaté,
Par la tiedeur que la froideur regete
Encontrebas, & la y tient ſugette:
Meſme les creus qu'ell'a au large ouuers,
Sont de verdeur, tous tems de l'an, couuers:
Le Bouquetein ſouz cete large voute,
Gros & cornu, l'herbe pâture & broute:
Le ſang duquel, eſt celuy entamant
La pierre aus reins, & le dur diamant.
Et toutefois l'abimeuſe fendace,
Le vent, l'hyuer, cede a l'humeine audace,
Auec crampons acerez franchiſſant
Ce dur chemin perilleus & gliſſant.
» *Que voulez vous? la trop actiue enuie*
» *De traſiquer, ne reſpecte ſa vie:*
» *Quand ell' eſtime vn long chemin plus grief,*
» *Quoi qu'il ſoit ſeur, qu'vn dangereus & brief.*
Ces Mons arduz etoint les iuſtes termes,
Que la, Nature auec fondemens fermes
Auoit donnez, pour ſeparations
De Ciel, de meurs, de langue, aus nations:
Qui toutefois leur laiſſa des trauerſes
Aſſez à point, pour traiter leurs commerces,
Pour s'entreuoir: brief, teles qu'il ſufit
Aus conuoiteus de plaiſir & profit.
Mais quele ardeur, ou plus toſt quele rage,
De l'Afriquein anima le courage,
Quand pour paſſer ſon equipage gros,
Auec vinaigre & feu briſa les Rocz?
Pour enuahir la terre ſeparee,
Dont la retraite eſt ſi mal preparee,

Que bien peu vaut, ou rien, au bon ſoudart,
En ces detroitz vertu de main ou d'art.
Quelz appetiz de victoire implacables
Ont attelé tant de chars & de cables,
Pour y guinder ces canons renforcez
Par haut, par bas, par torrens & foſſez?
Au grand Romnein, né à la monarchie,
Dont fut ſouuent cete bourne franchie,
Coûta bien cher par tems & par hazars,
A donner nom à tant d'autres Ceſars.
Oh ſi n'etoit le grand deul qui m'empeſche,
Ie conteroi' plus d'vne perte fraiſche
Des deus paſſans, montrant que l'entredeus
Etoit poſé expres pour chacun d'eus.
„ *Mais qui rendra les cueurs hauteins dociles*
„ *A leur repos? les choſes difficiles*
„ *Sont ſeul obiet du regne pretendu,*
„ *Qui ne leur eſt iamais trop cher vendu.*
Les Sauoyens, que l'auarice honneſte
Iournellement aus trauaus amonneſte,
Eſtans en paix, voyent les eſtrangers
Alans, venans, aueuglez aus dangers.
Ilz ſont chez ſoi, & pour durer endurent,
Regardans ceus qui pour endurer durent.
„ *Bon eſt le lieu, auquel tel comme on naiſt,*
„ *On vit content d'eſtre cela qu'on eſt.*
Mais quoi? mes vers en ce lieu ſe lamentent,
Que les malheurs du Siecle les dementent,
Quand le venin des proches regions,
A penetré par ſes contagions
Les Mons eſpais, rompant par ſa malice

Bournes

Bournes, rampars, Nature & ſa police:
Rendant les bons malicieus & fins,
Plus que ceuslà qui ſont hors leurs confins.
Et toutefois de peur que ie n'accuſe
Moimeſme à moi, mon œil propre i'abuſe,
En defendant au cueur, d'avouter foi
A tout cela que ie sen & ie voi:
Et bien ſouuent en cet erreur ſouhaite
A haute vois, deuenir de Poete,
Le Laboureur qui cultiue le val
Du froid Beſſan, ou bien de Bonneual:
Pour n'auoir point les ennuiz qui me cuiſent,
Ni les auis qui mon eſpoir detruiſent:
Pour auoir paix, & demeurer agré,
Chang'ant de nom, de vie, & de degré.
O fol propos! que penſe ie? & que di ie?
Oh en quel lieu mon eſprit ſe redige!
Quand ie me veu vanger de mon emoi,
Pour meilleurer l'etat d'vn autre moi!
Ce mien ſouhait, & l'obtinſe ie ancores,
Ne ſeroit pas pour cil que ie ſuis ores:
Car moi etant vn autre deuenu,
I'auroi pour lui mon deſir obtenu.
» *Bien veins deſirs: & bien fol qui deſire,*
» *Quand en cent pars ſon cueur romt & deſire:*
» *Rien n'eſt plus vein, qu'en cuidant euiter*
» *Ce qui deplaiſt, ſoimeſme ſe quiter.*
Ceſſe tes pleintz, & à toi te compare,
Et de ton ſort toimeſme te rempare:
Pourquoi fuiz tu? ſi tes rong'ans trauaus
Tu as en croupe & par mons & par vaus?

Seroit

Seroit ce pas bien fole fantaiſie,
D'auoir ta paix & liberté choiſie
Dedans les lieus diſtraitz, & neantmoins
De tes chagrins les prendre pour témoins?
Lieus detournez, hauteurs precipiteuſes,
Froid païſage, & voies raboteuſes,
Là où quant plus l'œil ſe trouue arreſté,
Plus a d'eſpace, & plus de liberté:
Vangeurs eſluz de ma ſolicitude,
Qui meſme auez trop peu de ſolitude,
Si ce n'etoit que des lieus ſeparez
Ie vá cherchant tous les plus egarez:
Si parmi vous ancor' n'eſt la macule
Du ſang Ciuil, duquel ie me recule,
Ayant refuge aus aſiles ſacrez,
Fuiant les lieus poluz & maſſacrez:
Et toi, Eco, à qui mes vers raiſonnent,
De qui les fins diſtinctement reſonnent,
Fidele iſſue à mes plus iuſtes criz:
Et toi, dieu Pan, témoin de mes Ecriz:
Vous, Demidieus, & vous, Nimphes compagnes,
Et vous, ô Seurs, habitans ces Montagnes,
Ferez vous point par vos vniz accors,
Quelque Genie amoureus d'vn ſeul cors,
Lequel rempli de votre faueur, entre
Dedans ce rond, duquel ie tien le centre,
Et dont les traitz loin de moi eſtenduz,
De toutes pars dedans moi ſoint renduz?
Nature grande, vniuerſe & commune,
Toute par tout, innumerable & vne,
S'il eſt ainſi, que de toi i'aye ouuert

Ce qu'en

Ce qu'en ces Mons etoit clos & couuert,
Si autrefois, quand ie t'ay imploree,
Tu as ſouſert de moi eſtre honoree:
Si tu connois que i'aille meilleurant,
Pour le deuoir de ce mien demeurant:
Brief, ſi ie ſuis de toi quelque parcelle,
Et de ton feu quelque viue eſtincelle,
Eſtant epoint des aguillons de toi,
Quand ie te ſen, ie t'auiſe & ie t'oi,
Qui as planté en moi ſelon ma ſorte,
Ce qui de moi eſt poſsible qui ſorte,
Entretien moi de ton mieus, & ton plus,
Si t'en rendrai le conte & le ſurplus:
Elargi moi, & donne pour reprendre:
Car à la fin que te pourrai ie rendre,
Sinon cela dont tu voudras m'orner,
Pour deuers toy plus entier retourner?
Aſſure moi aumoins de quelque grace,
Pour tout cela qu'a ton honneur ie trace:
Tant que par toi mon deſſein proſperé,
Trouue le but tel que i'ai eſperé.

SECOND LIVRE
DE LA SAVOYE,
A TRESILLVSTRE PRINCESSE MARGVERITE DE France, Ducheſſe de Sauoye & de Berry.

Ie vouloi dire toutes les places,
Tous les detroiz pleins de neigeuſes glaces,
Il ſi perdroit la grace & le plaiſir:
Le tems ailleurs m'appelle, & le deſir.
Entre ces Mons, y git vn lieu d'aiſance,
Que i'ai connu tout vn tems en preſance:
C'eſt Maurienne, où entre, à vn get d'arc,
Le trouble Aruan dedans le bruyant Arq:
Vile poſée au cueur de la Sauoye,
Et à peu pres au milieu de la voye
De Chamberi, & du celebre Mont,
Qui la depart d'auecques le Piemont:
Meintz ornemens ſont le lieu digne & noble,
Prez, chams, vergers, & liquoreus vignoble,
Emrayonné par l'entredeus du val,
D'vn clair Soleil, qui au tems eſtiual
Plus toſt ſe montre, & plus la nuit differe,
Qu'il ne feroit en vn plein hemiſphere:

Bien

Bien qu'en hyuer vn peu ſoit retardé
Par le haut Mont de l'Auſtre regardé:
Mais aus hauz iours, le frõt des Mons il touche,
Quand il ſe leue, & puis quand il ſe couche:
Et pourautant qu'à l'ouuert il les bat,
Soudein au fons la ſplendeur s'en rabat.
Alant au tour la Montagne pendante,
Vous y voiez la campagne abondante,
Et en tems deu, beuz, chẽures & brebiz,
Se faiſans gras des ſauoureus herbiz:
Que ſi du Mont vous eſt longue la peine,
Vous deſcendez en la valee pleine,
Vous paſſag'ant au long des prez plaiſans,
Qui par trois fois ſe fauchent tous les ans.
La au trauers, & au long ſe conduiſent
Les Ruiſſeletz, qui du Fleuue s'epuiſent:
Dont le clair bruit vous fait ſi voulontiers
Prendre repos ſouz les arbres fruitiers:
Où vous cueillez la prune violette,
La pomme douſſe, ou la guigne mollette,
Tout en ſon tems ſi bien entretenu,
Qu'un fruit failli, l'autre eſt deſia venu.
Par ces Pourpris ſont les herbes tendrettes,
Pour meſlier les ſalades aigrettes:
Brief ce ſolage apporte ſans grand couſt
Tout ce que veut l'honneſteté du gouſt.
A l'Artichot il eſt ſi profitable,
Et au Melon, friandiſes de table;
Que celuila de ces iardins Genois
Cederoit bien à l'air Mauriennois.
Puis le Safran, de rougeur iauniſſante,

Et de

Et de ſaueur aus cueurs reiouiſſante,
Y vient bien tel, qu'vn mont Cilicien
Lui cederoit ſon renom ancien.
Or en ce lieu faut que ie diſſimule
Le deſireus vouloir, qui me ſtimule:
Et ſi n'eſtoit mon plus vrgent proget,
Ie m'ebatroi en ce ioyeus ſuget:
Ie chanteroi de l'eureus iardinage
Le grand plaiſir, & l'vtile ménage.
Tout le premier ici ſeroit nommé
Le Chou feuillu, & ancor' le pommé,
Et la Laitue en ſa rondeur ſerree,
Et pour l'hyuer noſtre Endiue enterree:
L'Hyſope, & Mente, & le Thin ſauoureus:
Roſes, Euilletz, propres aus amoureus:
La Marguerite & purpurine, & blanche,
Et du haut Liz la fleur naiue & franche:
Le Baſelic, & Spic, dont l'odeur point,
Et le Souſsi, dont la fleur ne faut point:
Le Roumarin, la ſoeue Mariolaine:
Fenoil, Aniz, qui font bonne l'aleine.
Ie n'oublieroi le douſſatre Cherui,
La Paſtenade, & l'Aſperge auec luy:
I'aiouteroi les Citrouilles au nombre,
La Courge fade, & l'humide Coucombre.
Puis les Capriers ie rendroi bien plantez
Au long des Rocz, d'vn long Soleil hantez:
I'apporteroi en vn pais etrange
L'odorant Myrte, & le pommier d'Orange:
Non les Figuiers, ni les Grenadiers francs,
Malaiſement le froid dehors ſoufrans.

De celle

De celle Plante à Phebus conſacree,
Dont la couronne aus Poetes agree,
I'en parleroi',pour l'entretenement
Du dous ombrage:& de meint ornement,
Des pourmenoirs,des treilles entr'ouuertes,
Des triples fleurs de Ioſſemin couuertes.
De ces beautez ie pourroi' deuiſer,
Et en leurs lieus & tems les diuiſer:
Aus Citoyens i'apprendroi' leur plaiſance:
Aus Laboureurs,leur domeſtique aiſance:
Mais en ces lieus il faut auoir reſpect,
Que l'art trop grand à Nature eſt ſuſpect:
Et ſans cela que de tems ie n'ay gueres,
Ia ces Traitez ſe ſont renduz vulgueres,
Si les humeins,de leur bien negligens,
Ne ſe rendoint,en leur tout, indigens.
Ie chante ici la naïue ſtructure
Des Mons ornez de moyenne culture:
Qui ont ancor' des plaiſirs non petiz,
Si la raiſon guidoit les appetiz.
Le Montagner tout guey s'en va en queſte,
A la piſtole,ou bien a l'arbaleſte,
Et par ces lieus abruptz,ſur les hauz iours
Chaſſe aus Sanglers,aus Chamois,& aus Ours:
Et à meint autre animal,qui s'appiete
Par ces Rochers,chacun ſelon l'aſsiete.
L'Ours qui s'en vient par le Rocher voiſin,
Pour trouuer proye,ou manger le Reiſin:
Le Louceruier,ſuçant le ſang tout ſangle
Dedans le parq des Brebiz qu'il etrangle:
Le Chat rouſſeau, viuant dans le halier,

Bien plus cruel que le Chat familier:
Et le Chamoy, à la corne recroche,
Qui de plein saut passe de roche en roche:
Et tout soudein qu'il se voit eschapé,
D'vn haut siflet par luy est l'air frapé:
Comme donnant de cete deliurance
A ses compains vrei signe & assurance.
Mais quand il est trop presé du chasseur,
S'il voit son homme en serre & lieu mal seur,
Passe entredeus, afin qu'il le deroque,
Tant à s'aider Nature le prouoque,
Et tant hardiz deuienent, de paureus,
Ces animaus, es Rochers faitz pour eus.
„ *La raison seule, est celle qui fait creindre,*
„ *Et des dangers le courage refreindre:*
„ *L'homme, ouurant l'œil en ces pierreus detroiz,*
„ *Si perilleus, si ruineus & droiz,*
„ *A chaque pas croit qu'vne mort y pende:*
„ *Mais s'il auient qu'aus dangers ses yeus bande,*
„ *Tout a vn coup à creindre il desapprend,*
„ *Quand l'appetit pour le conseil il prend.*
Or s'il a peur d'aler à la rancontre
De l'animal, qui ces dangers lui montre,
Il a moyen de faire, en s'ebatant,
Quelque butin, qui ne coúte pas tant:
Le Lieure blanc il trouue par les Roches,
Prenant ce teint des neiges qui sont proches:
Et la perdris, Albine, il fait aler
Dans le filet, l'abusant du parler.
La Gelinote, es buissons rancontree,
Et incognue en l'air d'autre contree:

Qui

Qui a vn goût delicat & exquis,
Paſſant la chair du Faiſan ſi requis.
La Marmoteine, vne annee demie
Dedans ſon creus tout en rond, endormie:
Si qu'à la voir, ni meſme au maniment,
Ne ſemble auoir vie ni ſentiment.
Eſtce par tour, que cete pecorette
Se fait treiner, en guiſe de charrette,
A la renuerſe, es bras portant le foin
Dans le terrier, pour le commun beſoin?
L'autre tandis, qui fait la ſentinelle,
Eſtce que plus d'aſtuce ſoit en elle,
Qu'en ſa compagne? etant pour agueter,
Et d'vn ſiflet la troupe amonneſter?
Puis quand le tems eſchet, qu'elle s'yuerne,
Elle vous fait, par dedans ſa cauerne
Vn faus chemin, dont le chaſſeur ſeduit,
Faille celuy qui au gite conduit.
O prouidence! vne beſte eſtant nee,
Pour ſe mourir la moitié de l'annee,
Montrer ainſi, par vn inſtinct ſecret,
Façon de viure à l'animal diſcret!
„ *Nature donne vn chois & certein ordre,*
„ *Par vn chemin, qu'elle ne laiſſe tordre:*
„ *Mais trop d'auis, à l'homme ſoucieus,*
„ *Trouble à tous coups ſes faitz negocieus.*
Quand le Soleil, de la pointe eſtiuale
Plus loin de nous peu à peu redeuale,
Et que des Mons, par ſes raiz chaleureus,
Sont les herbiz tous druz & plantureus,
Lors le Berger ſes vaches accompagne,

Pour les mener au haut de la Montagne:
Où il ſe tient, tout ce tems eſtiual,
Pres ſon beſtail, ſans retourner aual:
Iuſques à tant que de la Vierge Aſtree
L'Aſtre doré ait ia paſſé l'entree:
Et que les Vens d'Autonne deſſechans,
Ayent fleſtri la verdure des chams.
Là ſus il prend peine continuelle,
Pour ſatisfaire à ſa charge annuelle:
En departant par vn iournel detail,
Les trois profitz qu'il tire du beſtail:
Deſquelz celuy de la cremeuſe greſſe,
Et cil ancor' qu'en la fieſſelle il preſſe,
Par toute terre, à tout le genre humein
Traitant beſtail, ſont communs & à mein.
Bons, ou meilleurs, ainſi qu'eſt la pâture,
Et ſont par tout de ſemblable facture:
Fors que ſouuent le fourmage mollet
Ilz ſont plus gras, ſans cheurrer le lait.
Mais le tiers gaing, qu'en Sauoye ilz en tirent,
Eſt le Serat, que du Latin ilz dirent:
Au paiſan de grande vtilité,
De peu de cout, & grand' facilité.
Ilz font tramper la racine d'Ortie
En la liqueur du fourmage ſortie,
Qu'on dit lait clair, dont leur Aiſi ſe fait,
Nom du Latin, acide, contrefait.
Puis au chaudron, où boult d'autre lait maigre
Auec lait franc, ilz getent de cet aigre
Ce qu'il en faut. Ces trois miſtionnez,
Font le Serat, bien proportionnez,

Second

Second fourmage, & de groſſe ſuſtance,
Des poures gens ordinaire pitance.
Les Montagners, ainſi ont vſité
Ce qui conuient à leur neceſsité.
Quand quelques fois les Ienices en nombre,
Giſent par là, ſouz l'air de la nuit ſombre,
Sans rien douter, auient que l'Ours arpu
Par lieus abrutz ſort de ſon creus, mal pu,
Sur le troupeau: mais les maſles qui veillent,
Tous deus d'accord au combat s'appareillent:
Et chacun d'eus, d'ire & d'amour armé,
Attend venir le Sauuage affamé.
L'Ours ſur les piez de derriere s'appreſte,
Et du Toreau veut arraper la teſte,
De ſes deus braz, luy le col gauchiſſant,
Et contrebas la teſte flechiſſant,
La corne en ſus de grand' force rehauſſe,
Et la cuirace à l'Ours velu il fauſſe:
Qui tout rageus de ſe ſentir bleſsé,
Sur le Toreau ſoudein s'eſt redreſsé:
Et le ſerrant de l'vne & l'autre pate,
Bien peu s'en faut qu'en terre ne l'abbate:
Mais le Compaing vironnant alantour,
Offenſe l'Ours d'aler & de retour:
Qui par l'obſcur grince, eſcume, & rechigne:
En s'euadant, & la terre egratigne:
Et en arriere il pouſſe les cartiers
Des gros caillouz, trouuez par les ſentiers.
Durant ce choc, les femelles creintines,
Tout à recoy ont eſté attentiues:
Dont l'auantage ont eu, mais non pas franc,

Les deus mariz: l'vn eſt atteint au flanc:
L'autre de l'arpe au col porte l'enſeigne:
L'vn à l'oreille, & l'autre au muſle ſeigne:
Mais tous deus ont aus cornes amaſsé
Le poil ſanglant de l'ennemi chaſsé.
Que ſi la nuit & l'auantage otroye,
Que la Ienice il aquiere pour proye,
Le corps meurdri de force embraſſera,
Et par les Rocz entier le paſſera,
Sans aide aucun: non comme en la campagne,
Le Lou queſteur, d'autre Lou s'accompagne,
Quand pour du fais l'vn l'autre ſupporter,
Le plus frais prend la brebiz à porter.
Qui penſeroit qu'vn Ours, lourd & ſauuage,
Fuſt ſi friand du mielleus ouurage?
Et qu'en vn corps de ſi laid maniment,
Fuſt ſi exquis & agu ſentiment?
Lui ſoit la grape à l'abandon permiſe,
Qui eſt au gré des ſens, & à l'air miſe:
Mais le Miel clos, & ſi pres de l'hoſtel,
Comment eſt il ſenti d'vn muſeau tel?
Auec la pate il abat & deſsire
La Ruſche pleine, & les coûtaus de cire:
Et engloutit vn tant celeſte don,
Du Laboureur le plus noble guerdon.
Et toutefois c'eſt la garde peu caute
Du ménager, à qui s'en doit la faute:
Qui des grans biens du peuple induſtrieus,
Doit par ſus tout ſe montrer curieus.
Oh que ie n'ay le tems tel que l'enuie,
D'en dire ici l'artifice & la vie!

Mais

Mais ſi vn iour des Muſes m'eſt permis,
Ie reprendrai ce labeur intermis.
Diſons ici les Arbres, que Nature
Produit es Mons, d'eminente ſtature,
Droitz, odorans, larmoyeus, & gommez.
Telz ſont les Pins, beauz, rameus, & pommez.
Et les Sapins, les Melezes, & Peces,
D'vſage grand, tous ſelon leurs eſpeces.
L'vn à ſa gomme entre l'ecorce & bois,
L'autre contient en ſa Torche la pois,
Bois qui de flamme epris, la nuit eclaire:
Nais le Meleze, a vne liqueur claire,
Qui ſe reçoit ſur le mois des Iumeaus,
Qu'on dit Bijon: de bois & de rameaus
Semblable au Pece: exquis pour l'artifice
Du Charpentier, dreſſant ſon edifice.
Celui Bijon, en Medecine a pris
De Termentine & l'vſage & le pris.
Mais l'homme eſt bien d'ignorante pratique,
Qui va chercher la mer Adriatique,
Pour en r'auoir ce qui a eſté ſien,
Le rachetant de ſa peine & ſon bien.
Ce qui eſt deu, par vn droit legitime,
Aus Mons d'ici, la Vile maritime
En prend l'honneur: & pour tel le reuend,
Que s'il etoit apporté du Leuant.
Au meſme tronc ſurcroit le Bouley pâle,
Fraile & leger, tant femelle que mâle:
Bon à purger des articles & neuz,
Du chef, des nerfz, l'humeur qui eſt en eus.
L'vſage bon de ce Bijon liquide,

Deuers le Lac dit d'Anecy me guide,
Pour dire ancor' vne Eau auec ſon lut,
Qui ſouuent porte au malades ſalut.
Vne Roche eſt au Midi oppoſee,
Pres de ce Lac, deſſus Veiri, poſee:
Qui a deus crotz l'vn ſur l'autre, voutez,
Tous deus ouuers, dedans mal rabotez:
Et du deſſouz l'entree eſt rude & baſſe,
Où vn à vn, en ſe courbant on paſſe.
Le iour pourtant, qui entre es deus manoirs,
Fait qu'ilz ne ſont ni ſombres, ni trop noirs.
Au haut de nuit, les Biſetz ſe vont rendre,
Pour ſe iucher: où ilz les vont ſurprendre
Auec le feu, & là ſont arreſtez
Dedans les retz à l'iſſue appreſtez.
Par le dehors, on monte en cete voute,
Dont le grauir vne grand' peine coute,
Haut, âpre & droit, ſi bien le ſait comter
Cil qui a eu la peine d'i monter:
Où peu à peu iuſqu'au haut on eſchape,
Par les rinceaus ſouples, où lon s'arrape.
En cete voute, eſt vn creus ecarté,
Où ſe conduire on ne peut ſans clairté:
Là eſt cete Eau, qui bien ſemble auoir ſource,
Mais retenue en ſa cuue ſans courſe:
Où elle croiſt & decroiſt par les fois,
Ainſi que fait la Lune tous les mois.
Les paiſans, qui bien ſouuent en boiuent,
Du mal des flancs alleg'ance en reçoiuent.
Cete Eau eſt claire, & peſante pourtant,
Et la ſenteur de la terre portant,

Terre

Terre en moiteur par elle meintenue,
Graſſe, ardrilleuſe, & de couleur charnue:
Qui tient beaucoup du lut Armenien,
Et de celuy que lon dit Lemnien.
Ceus du Vilage, entre autres maladies,
En font breuuage aus beſtes refroidies.
Si leurs Beuz ont au flanc quelque os rompu,
Ou deloyé, apres qu'ilz en ont bu
Par quelques fois, la fracture ſe ſerre:
Et qui plus eſt, ſe trouue cete terre
Aus Beuz occis (ſi vrei en eſt le bruit)
Lice autour de l'os qu'ell'a reduit.
Ce que i'ai dit des Montagnes, ameine
Ioye & profit à cete vie humeine.
„ *Mais le bon eur de l'homme, & ſpecial*
„ *A ſa nature, eſt d'eſtre ſocial:*
„ *C'eſt l'homme ſeul, qui rend le lieu ſpectable:*
„ *Non pas le lieu, qui rend l'homme acceptable:*
„ *Et la vertu, iointe à l'humanité,*
„ *Donne aus païs toute leur dignité.*
Tu es en paix, Sauoye, & as des hommes:
A quoi tient il qu'eureuſe ne te nommes?
D'vn eur content tu te peuz bien vanter,
Si tu te ſaiz de tes biens contenter,
Et ſi tu veuz telz qu'ilz ſont, les connoitre:
„ *L'eur n'eſt pas bon, qui trop ſe fait paroitre.*
En lieus diuers tu as de bons eſpriz,
Dont Maurienne a bien ſa part au pris,
Tant qu'auec ſoy vn Lambert elle garde,
Qui d'œil veillant deſſus elle regarde:
Par ſon ſauoir, ſa prudence & bonté,

Digne du lieu, auquel il eſt monté.
Et Batendier, de ſuffiſance egale
En Poeſie & ſcience legale,
Fait de ſes Droitz Maurienne iouir,
Et ſes beauz vers par tout le Monde ouir.
Son Lanceſſey, baſti ioignant la Vile,
Et Armillon, qui en eſt loin d'vn mile,
Pres des Rochers, demontrent bien à part,
L'euure diuers de la Nature à l'Art.
Quand bien ie voy ſon eſtat domeſtique,
Le comparant auec le fait ruſtique,
Ie di de luy (ainſi ſoint vreiz mes chans)
Qu'il eſt eureus à la Vile & aus chams.
Et toi, Bibal, qui laiſſas de bonne heure
Ton Languedoc, pour faire ici demeure,
As eprouué qu'vn païs montueus
Eſt bien ancor' païs des Vertueus.
Rapin, Courier, que vit naitre Valoire,
Reçoit & donne à Maurienne gloire:
Il ſait les Mons, & leurs conditions,
Les honorant par ſes commiſsions.
A bien bon droit ma Muſe ſe remembre
Du val plaiſant de Cuyne, pres la Chambre:
Que l'Arq abbreuue, & là pres eſt connu
L'oiſeau de proye, au front laid & cornu.
Aſſez m'a plu ce beau lieu & fertile,
Mais ancor' plus cete face gentile
De Violand, dont mon œil fut raui,
Voire mon cueur, tandis que ie la vi.
Ni plus ni moins qu'vn cheual de ſeruice,
Entretenu au meilleur exercice,

Alors

Alors qu'il voit la Pouleine qui paît
Au pré connu, l'herbe qui mieus lui plaît,
N'ayant prouué l'amoureuſe eſtincelle,
Farrouche au frein, & farrouche à la ſelle:
Et lui ne montre autres ſignes, témoins
Du feu paſſant, & ell' ancores moins.
Raiſon ne veut, Moutier, que ie te taiſe,
Qui eclairciz toute la Tarantaiſe,
Comme le lieu du païs, principal,
Dont tu es ſiege Archiepiſcopal:
Le Fleuue iſſant du Mont Iſere, paſſe
Par le milieu de ton aſsiete baſſe:
Tes beauz logis, tes honneſtes façons,
Ne ſentent rien leurs Rocz, ni leurs glaçons.
Et toi, qui tiens du Sel le nom antique,
Dont tu as eu longuement la prattique,
Les demeurans des fourneaus & cuuiers,
Témoignent bien l'art de tes vieus ouuriers:
Et les nouueaus, pour leur belle entrepriſe,
Bien dignes ſont que beaucoup on les priſe:
Par qui ſera en Sauoye remis
Ce grand profit, ſi long tems intermis.
C'eſt vn grand eur, de trouuer à ſa porte
Ce que de loin à grans fraiz on apporte.
Quel don plus grand ſe dēura reputer,
Qu'à ſon beſoin rien d'autrui n'emprunter?
Bien eſt des Eaus merueilleuſe l'alure:
Celle de Mer, laiſſe toute ſalure,
En s'ecoulant par le ſable terreus:
Mais ceteci, iuſqu'en ces lieus pierreus
Porte ſon ſel: car qu'elle puiſſe aquerre

Tele

Tele ſaueur, en paſſant, de la terre,
Ie ne le croi, ains la Mer ſe tranſmet
En tel canal, qui ſalee l'admet
Par deſſouz terre : & puis la diſtribue
Aus lieus lointeins par quelque veine imbue.
Et telle fois le fons eſt ſi puiſſant,
Qu'vn Roc de ſel maſsif en eſt iſſant.
Ancor' ſe voit la fonteine ſalee,
En Eſchalon, ſur l'Arq, franche vallee:
Qui de Salins ſa ſource doit tenir,
Et ſouz les Rocz iuſqu'en ce lieu venir.
Là les Brebiz, qui la ſalure ſentent,
Pour la ſucer bien ſouuent ſe preſentent:
Mais l'Arq, qui pend touſiours ſur ce coſté,
A le ſignal du ſel tout preſqu' oſté:
De Chamberi, le chef de la Prouince,
Ce ne ſeroit raiſon que ie preuinſe
Le bien diſant Butet, qui en n'áquit,
A qui en touche & l'honneur & l'aquit.
Mais ie lou'rai le Comte, qui commande
Deſſouz ſon Duc, comme ſon lieu demande:
L'aiant Vertu au chemin enſeigné,
Et pas à pas Fortune accompagné.
Et Deſcliſſel, qui de ſageſſe & grace,
Orne & meintient ſa nobleſſe de race,
Donra autant à mes vers de bon eur,
Comme ilz lui ſont de deuoir & d'honneur.
Et Chatelart, le docte politique,
Me fait recors de l'amitié antique,
Lors que de ſoi par etude il prouuoit
Ce qu'à preſent par vrei effet on voit.

Et Du

Et Ducoudrei, dont l'eloquence franche
Dans le Senat honore la Salanche,
Merite vn los ancor' ſur celui là,
Pour la faueur que des Muſes il a.
De la Cité ſur le grand Lac aſsiſe,
Qui tient la cauſe en armes indeciſe,
I'aime trop mieus, puis qu'aſſez ie ne peu,
N'en dire rien, que d'en dire trop peu.
Et d'Anecy, qui m'a eſté nommee,
Pour y auoir dames de renommee,
L'honneur par moi à mon Valence ſoit,
Qui ſur le lieu la faueur en reçoit.
Au droit d'Eton, où Iſere plus forte,
De l'Arq bruitif l'eau & le nom emporte,
Se voit le mont de l'Arcluſe eminent,
Témoin de l'air, & du tems imminent,
Selon qu'il eſt emmantelé de Nues:
Là ſont Coutaux de vignes continues,
En Miolan, beau val & fructueus,
Où eſt le lieu de Lambert vertueus,
Prochein d'honneur, de ſauoir & de grace
Au prenommé, ainſi comme de race:
Dont Piochet, parent d'autre ſurnom,
D'vn pas egal va ſuiuant le renom.
Dirons nous rien des Bergeres, qui chantent
De leurs amours, que les foretz rechantent?
Mais pourquoi non? il conuient en ces lieus
Paitre l'oreille auſsi bien que les yeus:
Car tout de meſme eſt la vuë eiouie
De ces Rochers, & de ces chans l'ouye.
N'i cherchez pas ces accors compoſez,

Ces demy

Ces demytons, ni ces comtes pauſez:
Ce ſont chanſons pleines & paſtorales,
Ce ſont des vois fortes & pectorales:
Motz tous exquis, & de Pariſien,
Tout frais tournez en bon Sauoiſien.
Quel plaiſir c'eſt, paſſant par la Bourgade,
Quand vous vient voir des garſes la brigade,
Au mois d'Auril, les corps au buſq, & ceintz
Par ſouz l'aiſſelle, ainſi que ces vieus Seintz:
Deſqueles l'vne, en leur ranc les ordonne,
Chante premiere, & ſur le lourd fredonne,
S'aſſurant bien, que pour ſon beau chanter,
Vous leur donrez de quoy le Mei planter.
Ainſi Sauoye eſt eureuſe par elle,
En ſon aſsiete & force naturelle:
Eureuſe ell' eſt, pour les diuers eſpriz,
Qui dedans elle ont origine pris.
Et qui lui ſont, par pieteus office,
Recognoiſſans ce premier benefice:
Eureuſe ell' eſt du Prince qui la tient,
Et en ſeurté paiſible l'entretient:
Et croi ancor' qu'entre tous ces merites,
Moi qui lui ay ſes louanges ecrittes,
Ne lui ay fait de tous le moins d'honneur,
Gratifiant le tems de ſon bon eur.
Donques, Prouince, ornee de ſimpleſſe,
Sans enuier la pompeuſe nobleſſe
De tes voiſins, qui es, par don expres,
Si loin des maus, deſquelz tu es ſi pres,
En cet etat pendant tu pourras viure,
Que tu ſeras d'ambition deliure,

Que tu

Que tu pourras en toi te contenir,
Par le paſsé meſurant l'auenir.
Ce beau Royaume, opulent, grand, & large,
De ſa grandeur n'a pu porter la charge:
Et n'ayant plus d'ennemis aſſez fors,
Contre ſoimeſme a tourné ſes effors.
Que nul pourtant n'attende que i'atteigne
Ce qu'expoſer ie ne peu, ni ne deigne:
» *Ains ie me tai: car qui peut s'oppoſer*
» *A celuyla qui ſait tout diſpoſer?*
» *Qui choiſira ce qui eſt profitable?*
» *Ou qui fuira ce qui eſt euitable?*
» *Puis que la paix les diſcors ſait nourrir,*
» *Et les guerriers la guerre fait mourir?*
» *Arreſtons nous aus cauſes qui apperent,*
» *Ce tems pendant que les hautes operent.*
» *L'homme ne peut faire qu'humeinement,*
» *Et Dieu touſiours fait tout diuinement.*
Que s'il y a ancor' quelquun, qui fuye
Cet air François, où toute choſe ennuye,
Où eſt le ſang ſur le ſang animé,
Où eſt l'ami ſur l'autre enuenimé:
Dont cellela, pour laquele on manie
Le fer tranchant, eſt iapieça bannie,
Là où les bons n'ont rien qui ſoit du leur,
Que l'etranger n'emporte, ou le voleur,
Viene en ce lieu que i'ay voulu protrere,
S'il ſait regler l'aiſe par ſon contrere:
» *Car qui ne ſait l'aſſez du peu choiſir,*
» *En lieu du Monde il n'aura ſon plaiſir.*
Il iouira de liberté paiſible,

Tant

Tant qu'en permet ce tems dur & nuiſible,
Et tant que fait ſelon l'humein pouuoir,
Vn ſage Prince auiſer & pouruoir.
Mais qu'a beſoin Nature d'eloquence?
Il y verra ſolitude & frequence,
Rudeſſe & art: ſauoir, ruſticité,
Tout faire vn beau, par la diuerſité.
Que s'il auient, que ce ſimple edifice
Soit à ſon gré de trop peu d'artifice,
Il eſt au lieu, pour trop ne ſe faſcher,
Et a moyen de plus outre marcher.
Paſſe le Mont, qui Sauoye diſcerne
D'auec Piemont, qu'vn meſme Duc gouuerne,
Large ſommet, neige, orages, glaçons:
Mons des deus flancs, Lac froid, & ſans poiſſons:
La poſte aſsiſe, aus Vens tauerne ouuerte:
Puis la Ferriere au dela, plus couuerte,
Au val pendant, virant, & plein de crotz,
Où le Torrent du Lac bruit par les Rocz.
Par ces haut lieus ſouuent a fait paſſage
Le Dieu Mercure, en faiſant ſon meſſage,
Voyant ce Mont, entre autres, qui reuient
A celuila où ſon Ayeul ſe tient.
Atlas n'eſt point plus ardu en ſon feſte,
Plus de Sapins ne lui couurent la teſte:
Son grand partour n'eſt pas mieus de tous flancs
Batu de pluye, & d'orages ſouflans:
Sa face n'eſt de Nues plus noircie,
Ni de verglas ſa barbe plus gerſie:
Deſſus le dos plus de neige n'a pas,
Plus de Torrens ne lui courent abas.

La haut

Là haut pourtant la ſublime Alouette
Seguinde en l'air, y crie & pirouette:
Et ſi n'a lieu, ce ſemble, iour ny ſoir,
Que ſur la Neige, où el' ſe puiſſe aſſoir.
Là les Marrons, quand les Neiges tout couurent,
Vous vont guidant, par le chemin qu'ilz ouurent.
Puis quand faudra pardeça repaſſer,
Le long du val vous viendront ramacer.
Voila le Mont, demi-iour de malaiſe,
Iuſqu'a trouuer la baſſe Nonualaiſe:
Puis d'or en là, autre langue & humeurs,
Et vn Turin de plus polies meurs:
Où eſt le Pau, qui la campagne laue,
Et le Senat d'vne dignité graue:
Là en public les Sciences on lit,
Le Prince là, ſa reſidence elit,
Et la ſplendeur d'vne Princeſſe, illuſtre,
A tout cela aioute plus grand luſtre:
Dont la bonté les bons eſpriz ſemond
D'aler trouuer leur repos en Piemont.
François paſſant, ſ'autrefois tu l'as vue,
Arreſte toi, pour plus digne reuue:
Voire & combien que l'aies vue, ou non,
Va de tes yeus obeïr au renom.
Si tu l'as vue autrefois, c'eſt l'Aurore,
Qu'autant de fois qu'on la voit, on l'honore:
Si tu la vois orprimes, c'eſt le fruit
Du long deſir, qui ſurmonte le bruit.
Que ſi plus loin autre deſir te pouſſe,
Comme de voir la conuoitiſe eſt douſſe,
Bien, paſſe donq: mais porte tous tes ſens,

Pour t'aſſurer au lieu où tu deſcens.
Sur toute choſe en ta memoire attache
Le ferme cueur de ce Prince d'Ithache:
Voi les façons, & les diuerſitez
D'hommes viuans, & païs, & citez:
Milan peuplee, & de traſique grande,
Et le Chateau fameus qui lui commande:
Et la Cité, dont les Veniciens
Se ſont nommer ſes Signeurs anciens:
Va voir ancor' la Toſcane Florence,
Belle de nom, d'etat & d'apparence:
Vrbin petite, ample pour la grandeur
D'vn Prince plein d'honorable ſplendeur.
N'oublie à voir les reliques de Romme,
Si connoitras pourquoi Seinte on la nomme:
Naples gentile, ornee en Citadins,
Air chaleureus, delices de iardins:
Et par chemin tant de Viles inſignes,
Dont ie ne di ni les noms ni les ſignes,
Soit ſur le Pau, ou ſoit ſur le Teſin,
Ou en païs plus lointein ou voiſin:
Dont les Signeurs tretous ſe fortifient
L'vn contre l'autre, & en nul ne ſe fient.
„ *Maudit ſoupſon, qui nous oſte des meins*
„ *Ce beau lien, qui ſeul nous fait humeins.*
Lors ayant fait par regions diuerſes,
A ton loiſir tes courſes & trauerſes,
Te reſte à voir les ſuperbes façons
De Genes braue, & la Mer ſans poiſſons.
Mais en alant, ſelon ton entrepriſe,
Par meinz endroiz où la vertu ſe priſe,

Siaur

Si auras tu mil obgetz alechans,
Le droit chemin de l'honneur empeſchans:
Tu trouueras la braue Courtiſane,
Qui des enfance eſt formee artizane
De beau meintien, d'œil orgueilleus & dous,
Pour ſembler eſtre à vn, & eſtre à tous:
De beau parler, de penſee rebourſe:
Aimant l'ami pour l'amour de la bourſe:
Auecques l'age appriſe à moins cherir,
Vendre les iours, pour les nuiz rencherir.
Ici ſera ta venue nouuelle
Priſe au filet, ſi tu n'es en ceruelle.
» *Sois vn Vliſſe, en ces endroiz, viuant:*
» *Non comme l'vn de ſon troupeau ſuiuant.*
Autant ou plus te garde des Tricherres,
Que Mariolz ilz diſent par les terres,
Qui auec toi ſe venans embarquer,
Ou au logis appoſté ſe parquer,
D'vn tel barat tous tes deniers atrapent,
Que les plus fins à grand' peine en echapent.
Quant eſt du fait des tirans tauerniers,
Hoſtes ſans foi, du change de deniers
De lieu en lieu, des peages & daces,
Qui ſont es pors, es portes, & es places,
Et brief, par tout: le remede à cela,
C'eſt patience, il faut paſſer par là.
Va meintenant, auerti de bonne heure,
Poſsible auras la rencontre meilleure
Que ie ne penſe, & que ie ne t'ai dit:
Que pluſt à Dieu que i'vſſe mal predit:
Lui pluſt ancor' que les meurs recitees

Ne fuſſent point en la France vſitees,
Et que les tours des premiers inuentez,
Ne fuſſent point des derniers augmentez:
Car en ce lieu de ſanglante diſcorde,
Y a il mal auquel on ne s'accorde?
Et au milieu de tele impieté,
Y a il bien qui y ſoit reſpecté?
Tu as deus fois, ô France deſolee,
Traité la Paix, & deus fois violee:
Donques voulant & les corps & les cueurs
Rendre du tout ou veincuz, ou veinqueurs,
Ta propre force à ta force ennemie,
Te laiſſera en fin moins que demie,
Ce ſemble, afin qu'vne autre inimitié
Plus aiſement detruiſe ta moitié.
Huit ans entiers des grans troubles Galliques,
L'an que le Monde en tumultes belliques
Tout s'emouuoit, quand le froit hibernal
Paſſoit de loin l'Equinocce vernal,
Chantoit ſes vers, Peletier, en malaiſe,
Se reuanchant de la ſaiſon mauuaiſe,
A contempler le Naturel decours,
Les faitz diuins, & les humeins diſcours.
La Liure auoit Saturne au lieu vintiéme,
Et l'Eſchanſon, Iuppiter au neuuiéme:
Le Dieu guerrier les vintehuit tenoit
Dans le Lion, & arriere venoit:
La Ciprienne auoit pris pour ſa place,
En ſes Poiſſons le quatorziéme eſpace:
Dans le Mouton, des Dieus le meſſager
Au dixhuitiéme etoit lors paſſager:

En ſon

En ſon Toreau eleuee la Lune,
Auoit atteint l'aſsiete vintevne,
Quand mon Soleil auoit fait par ſes cours,
En ſon Mouton cinquante & deus retours.

TIERS LIVRE
DE LA SAVOYE,
A TRESILLVSTRE PRINCESSE MARGVERITE DE France, Ducheſſe de Sauoye & de Berry.

L'AN qui fut tel, de nouueau fit refaire
La paix Françoiſe, où tant y a d'afaire:
Que plût au Ciel fermement meintenir
Ce tiers repos qu'il a fait reuenir:
Et qu'vn fier Mars, qui Stilbon fin regarde,
(Stilbon, qui peu les bonnes choſes garde)
Pût aſsurer auec loyaus accors
Les cueurs filons, qui commandent aus corps.
Puiſſe ce Mars aus inhumeins Tartares
Traiter ſa guerre, ou aus Mores barbares,
Ou à Neptune enuoier ſes combaz,
Soit en la Mer, ou d'enhaut, ou d'enbas:

Là où s'etans rendues les armees,
Du Dieu bifront ſoint les portes fermees:
Et notre France ayant ſes couz ruez,
Voye au plus loin les orages muez.
Si vous pouuez d'vne ſi grand' victoire,
Signeurs d'Adrie, entretenir la gloire,
Bien vous pourront ceus de deça la Mer,
De leur repos pour auteurs reclamer:
Mais n'eſtant l'eur pareil en Mer & terre,
Preparez vous aus nouueaus faiz de guerre,
Lors que viendra l'animal veneneus
Auec Phenon prendre ce Dieu heineus.
Mais ſi les feuz tant de païs atteignent
Et pres & loin, ſans que point ilz s'eteignent,
Et ſans qu'au Monde il y ait region,
Qui n'ait ſa part de la contagion:
Quelque grand' cauſe en l'Vniuers ſe cele,
Entretenant l'emute vniuerſelle,
Afin d'en faire vniuerſel accord,
Duquel demeure vn eternel record:
Alors qu'etans les effors à la cime,
Et ſe faiſant Conionction Maxime
Des deus plus hauz, dans le chef des Maiſons,
Se referont les loix, meurs & ſaiſons.
Deſia voit on que les Cieus, qui cheminent
Leur cours reglé, dreſſent & determinent
Les faiz futurs par meinz preparatifz,
De changement tous ſignificatifz.
Et ce pendant les hommes ſe tourmentent,
Et en leurs faiz eus meſmes ſe dementent:
Ilz ont la paix, & leur intention

Nourrit touſiours plus grand' diſſenſion.
Ainſi le cours de noz triſtes annees,
En l'iniuſtice humeine condannees,
Nous fait pleurer: tandis qu'en ſoupirant,
Soit guerre ou paix, tout va en empirant:
Et le dur tems augmentant la merueille,
Malheurs nouueauz de iour en iour reueille,
Plus grans que ceus, qui ſi grans ſe trouuoint,
Qu'a tous auis, plus croître ne pouuoint.
O bien eureus, qui ſagement meſure
De cete paix la duree & l'vſure!
Voiant le tems aus dangers s'elargir,
Et les malheurs l'vn l'autre preſagir.
Et n'eſt diſgrace ancores auenue,
Qui n'ait eté d'vn ſigne preuenue,
Si auisé fût l'eſperit humein,
Ou, mieus, s'il pût fuir de Dieu la main.
Tel fut premier cet orageus eclandre,
Qu'on vit au lac de Nantua s'epandre:
Qui ſi hideus vn tems par l'air venta,
Que tout autour la terre epouuenta,
Signifiant le deſaſtre en partie,
Du Lac voiſin, par quelque ſimpatie,
Et que l'accord ſecondement traité,
Dedans les cueurs etoit mal arreſté.
Montrant ancor' par ſa grand' vehemence,
Du Ciel troublé la future inclemence,
Il demembra par ſes fors tourbillons,
Des hautes Tours les toiz & pauillons,
Et pour trophee & ſigne de victoire,
Il les planta en autre territoire.

Vn autre orage en l'air trouble & epais
Droit ſur le tems de cete tierce Paix,
Fut aus confins de Sauoye & de Breſſe,
Pareil d'horreur, & d'effrayable âpreſſe.
Qui penetrant par la riuiere d'Ein,
Es lieus voiſins exploita ſon dedein:
Par les foretz, les Sapins hauz & fermes,
Les Cheſnes vieus, les Noyers & les Chermes.
Furent briſez, arrachez, renuerſez,
Ou parmi l'air tous entiers trauerſez.
En meſme inſtant, cete tempeſte outree,
Au beau milieu de tant d'arbres entree,
Les vns d'iceus, racine & tout, froiſſoit,
Et les procheins ſans offenſe laiſſoit.
O grand effort, & puiſſamment nuiſible,
D'vn air eſmu, aus yeus preſqu' inuiſible!
O grand' concorde en contrarieté,
Et ſi vnie en ſa varieté!
Ie di de vous, ô Vens, pleins de preſages,
Qui du fort Tems anoncez les meſſages:
Detournez vous, ô ſiniſtres, ailleurs,
Pour faire place aus meſſagers meilleurs.
Sauoye aumoins, ma demeure preſente,
Des plus grans maus a bien eté exemte:
Et n'a ſenti que le moins grief des trois,
Peu longuement, & en bien peu d'endroiz:
Bien qu'au païs où elle ſe contermine,
S'aille fourrant l'implacable famine.
Auiſe bien, Sauoye, ouure les yeus,
Combien tu es fauorie des Cieus:
Pren à bon point, que les Deſtins propices

Tont

T'ont miſe à part de tous mauuais auſpices:
Et ceus qui ſont en tes Mons apparuz,
Sans te toucher, tes voiſins ont ſeruz.
En nul Empire, ou Regne, on ne vit onques,
Ni en pleins lieus d'Hemiſpheres quelconques,
Tant d'accidens & ſignes monſtrueus:
Qu'ilz s'en ſont vuz es detroiz Montueus:
Comme ſi telz en ces hauz lieus ſe fiſſent,
Afin que mieus & de plus loin ſe viſſent:
Et que des Mons les eſchafaus hauteins
Fuſſent Theatre aus ſpectateurs lointeins.
Le Soleil fut en l'Archer, au neuuiéme,
Et fut la Lune en la Vierge, au ſeziéme:
Phenon, l'entree au Scorpion tenant,
Et Iuppiter les douze pars prenant
De l'Eſchanſon: le Dieu qui fait combatre,
Les ſept du Bouc: Venus, les vintequatre:
Et commençoit en arriere marcher
Mercure, ayant les treze de l'Archer,
Lors que le Ciel ſe couurant de ſes Nues,
Se deborda en pluyes continues:
Et que des Mons les hauz ſommetz pointuz,
De leurs blancheurs furent tous deuetuz:
La grand' lenteur de l'air les faiſant fondre:
Et ſe venant tout enſemble confondre
Cete eau du Ciel, les rompoit par morceaus,
Et tout aual les portoit à monceaus.
Dont telement les terres en ſoufrirent,
Que par deſſouz nouueaus conduiz s'ouurirent,
Par où les eaus à la foule venoint,
Qui ça & là cours deuoiez tenoint.

Deuers Paumiers, vne eau par deſſouz terre,
Minant le fons, afondra vn parterre,
Maiſons, courtilz, & arbres enterra,
Et en abime enorme les ſerra.
Les Fleuues lors la force mepriſerent
De l'art humein, & leurs hauz pons briſerent:
L'Arue bruyant, les trois ſiens abbatit,
Et de roideur le Rone combatit,
Tant qu'il le ſit par victoire contraire
Et inaudite, encontremont retraire:
Dont les Moulins, forcez de ce retour,
Firent virer leur rouë à contretour.
Le Rone ondeus, ſur le pas de la Cluſe,
Fit choir le Roc, & s'en fit vne Ecluſe:
Quand ſon paſſage à ſoimeſme il s'oſta,
Et contremont par les chams reſlota:
Dont les voiſins, pour creinte du deluge,
Eurent au haut des Rochers leur refuge:
Et au deſſouz fut le peuple etonné,
Par où le cours du Fleuue etoit tourné.
Donq' s'eſt il vu, par deus proches epreuues,
Ce qu'on tenoit impoſsible des Fleuues:
Non qu'il se puiſſe à la Nature offrir
Choſe qu'el' ſoit contreinte de ſouffrir:
Mais les humeins n'eſtimant rien faiſible,
Que ce qui eſt ordinaire & viſible.
Croions au moins, qu'vn rare ſigne, fait
Iuſte argument de quelque rare effet:
Et que Nature en vn inſtant ameine
Ce que iamais n'a fait la force humeine.
Or à la fin, ces ondes, qui n'ont pu

Souf

Soufrir arreſt, leur obſtacle on rompu:
Dont le debort, impiteus & enorme,
Perdant de Fleuue & de cours toute forme,
Mit en effray les Vilages & Bours,
Nayant au loin leurs terres & labours.
Ainſi s'en vint l'epouuentable Róne
A la Cité où conflue la Sóne.
Qui le repos des habitans ſurprint,
Et ſi acoup tant de païs comprint,
Que la fureur à la Cluſe arreſtee,
Sembloit qu'expres eût eté appreſtee,
Pour apporter le ſpectacle à Lyon
Du grand debort que vit Deucalion.
Chacun fuyant des rues les riuieres,
Gagnoit le haut de la Cóte où Fouruieres:
Pitié par tout: & vouloir ſecourir,
N'eſtoit ſinon ſe háter de mourir.
La fureur croit, les maiſons ſe font pleines:
Tout n'eſt qu'vn Róne au large par les pleines:
Mais ancor' plus par le Fausbourg voiſin,
Des grans marchez reſort & magazin,
Furent rauiz de ces ondes hideuſes,
Peres, enfans, & les meres piteuſes.
Qui ſur les ais des planchers abouché,
Qui ſur le dos d'vne poútre affourché:
Qui empongnoit vn arbre en quelque ſorte,
Mais l'arbre & tout, l'eau furieuſe emporte.
Deus fóis ſouz Mer le Soleil deſcendit,
Deus autres fois le iour il leur rendit,
Pendant que tout etoit par tout à nage,
Hommes, bétail, & maiſons & ménage.

Et ſur

Et ſur la fin, les bouuiers, & les beuz,
Tous effondrez dans les marais bourbeus.
Et ne reſtoit des Vilages & granges,
Que les monceaus entaſſez dans les fanges:
Des prez herbuz, & des beauz chams à blé,
N'apparoiſſoit qu'vn terrage aſſablé.
Deſordre grand, & ſaiſon importune,
Qui fit enfler les ſources de Neptune,
Et les força de quiter leur giron,
Pour trouuer place es terres d'enuiron.
En la grand' Mer les ondes eleuees,
Des Holandois nayerent les leuees,
Et tant de Bours, qui onq n'vſſent douté
Que l'Ocean ſi outre fût monté.
Terres iadis en iſles redigees,
Furent ſouz Mer tout à coup ſubmergees:
Beuz tant de mil, deſſouz les toiz enclos,
Furent ſoudein engloutiz des grans flotz.
La Terre alors, maſſe peſante & dure,
Qui le deſchet des autres trois endure,
Encontre l'Air, qui ſi fort la greua
De Vens & d'Eaus, s'emut & s'eleua:
La grand' Cité, qui Veniſe cotoye,
Et qu'vn des bras du double Pau ondoye,
Sentit l'horrible & hideus tremblement,
Qui l'ebranla continuellement,
Et ſi long tems, que la tourbe Ciuile
Cuida iamais n'auoir forme de Vile:
Les fondemens ſans ceſſe etoint ſecous,
Dont les paroiz s'entreheurtoint de couz:
Les Temples hauz, en grand nombre tomberent,
Et ſouz

Et ſouz leur fais les Palais ſuccomberent,
Ou fuſſent ceus des grans de la Cité,
Ou fût celui de leur Prince habité.
De ces fureurs il en fut ancor' vne,
Quand au Toreau fut nouuelle la Lune,
Le lieu dernier Saturne reprenant
Dedans la Liure, & arriere venant,
Quand de nouueau, Arue, ce mutin Fleuue,
Rompit ſes pons, & leur ſtructure neuue:
Et ceus d'enbas creignirent de rechef
Par le deluge auoir meſme mechef.
Que dirai plus? la Lune ancor' nouuelle
Dans les Iumeaus, cet Arue renouuelle
Pareil dedein, non content du ſecond,
Tant etoit l'air en deluges fecond.
Qui a tant pu cauſer d'humidité,
Etans les cinq es lieus d'aridité?
Seroit ce point Iuppiter, qui conuerſe
Auec l'Efant qui ſon Aiguiere verſe?
Et puis Saturne au Scorpion poſé?
Ou l'Orion au Soleil oppoſé?
Seroit ce point le Trigone aquatique,
Qui veut ouurer ſa derniere pratique,
Ains que ceder dedans douze ans expres,
Au grand Trigone ardent, qui vient apres.
Et auons eu, parmi ces deſtortunes,
La glace horrible, & neiges importunes,
Qui ont en l'air, en la terre & es eaus,
Tranſi de froid, beſtes, poiſſons, oiſeaus:
On ne voit point en l'annee où nous ſommes,
Perdriz, lëurauz, plaiſir des gentizhommes,

Comme

Comme on ſouloit: ni en l'air, ni aus chams,
Oiſeaus bandez, & degoiſer leurs chans.
O que mon cueur à de deput & d'ire,
De tant de fois vn meſme fait redire,
Et que le tems obſtiné me retreint
En vn ſuget ſi dur & ſi contreint!
Voici ancor' que le peſant Saturne,
Du Scorpion frapant l'Aſtre diurne,
Dedans l'Aquaire, apres l'an, retourné,
Nouueau debord pluuieus a donné.
Ce Róne ancor' a mis à la renuerſe
Le pont refait, qu'à Seiſſel on trauerſe:
La neige es Mons ſe fondant de rechef
En plein hyuer, pour croître le mechef.
Plus que iamais ſa fureur a montree
L'eau rauineuſe en Chamberi entree:
Et excedant ſes coûtumiers debors
De meinte rue a ſurmonté les bors.
Et à Lyon, qui ſes foires exploite,
Tout de nouueau fut troublee l'emploite:
Et les marchans ia tant endommagez,
De mal ſur mal ſe trouuerent chargez.
Ces iours Mercure es Poiſſons ſe vint mettre,
Puis contre luy la Lune en diametre,
Soir, que l'eclair, & le Ciel qui tonna
En plein hyuer, le vulguere etonna.
Donq' faudroit il de ces eaus pluuiales
Touſiours ſe pleindre, & des ces fluuiales,
Si les malheurs venoint de leur ſeul cours,
N'etans aydez d'autres plus grans concours.
Les douze mois, ont tous en vne annee

Quel

Quelque ſiniſtre auenture donnee:
Voire pluſieurs, ſi notre ſouuenir
Pouuoit les tems & les lieus retenir.
Les Elemens, contraires, entre eus quatre
Se ſont bandez, pour à l'enui combatre,
A qui ſeroit le plus deſordonné,
En cet etat de Nature etonné.
Souz les Poiſſons, trois ſoirs qui ſe ſuiuirent,
Second de Mars, & tiers, & quart, ſe virent
Les feus ardens ſur les maiſons epars,
Dans Anecy, & aus procheines pars:
Venus etant au Soleil iointe, à iuſte,
Alant arriere, & Mars des raiz combuſte,
Deuers la fin des Poiſſons paruenant,
Phenon, les trois du Scorpion tenant.
Et ſembloit bien es toiz le feu ſe prendre,
Tant qu'au ſecours chacun ſe uenoit rendre:
Ici penſiez, que là le feu fût pris:
Là vous penſiez, qu'ici il fût epris:
Chacun en ſoi auoit fraieur & creinte
Pour ſon voiſin, plus que pour ſoi empreinte.
Au tour du Lac, & meſmes au dedans,
Brandons de feu tomberent tous ardens.
Souz le Toreau, qu'auec l'epaule deſtre
De l'Orion la Lune pouuoit eſtre,
Vers la minuit, la Terre s'ebranla,
Dans Anecy, Peletier etant là:
Mais peu durant, & tant que met vn homme
A s'eueiller la nuit d'vn parfond ſomme:
Car es Mons creus, entr'ouuers par deſſouz,
Plus prontement les grans Vens ſont diſſouz.

Et n'ont

Et n'ont eté aſſez griez & moleſtes
Les grans efors de ces ſignes funeſtes,
Sinon qu'on vit(ô cas bien outrageus
A la Nature!)vn ecler orageus
Sortir de terre,exhalant la fumee,
Suiuie acoup d'vne flamme alumee,
Et puis d'vn bruit le tonnerre imitant,
Et de ça bas le haut Ciel irritant:
Iour,qu'à Saturne ont donné noz vieus peres,
Entrant Phebus au Signe des deus Freres:
Le premier point de la Liure aſcendant:
La Roche en eſt témoignage rendant.
Mais entre tant de memorables ſignes,
Et de merueille à tous les Siecles dignes,
Du lac Leman le fait contagieus,
Eſt l'vn pour vrei des plus prodigieus:
Enorme fait,qui toute foi excede,
Toute longueur de tems,& tout remede,
Par tant d'etez,par tant d'hyuers ſuiuans,
Et entre gens ſur leur garde viuans.
Ancor' le bruit rengreg'ant les prodiges,
Y va meſlant fantõmes & preſtiges,
Corps ſimulez,de rencontre & deuis,
Ne diſerans en rien des hommes vifz.
Mais aidez moi,ô Muſes,à me taire,
Comme à parler,qui vous ſuis ſecretaire:
„ *Car l'eloquence,eſt en rien ne diſant,*
„ *Mieus meinteſois,qu'en beaucoup deuiſant.*
Noz ſuruiuans,oyans choſe inaudite,
Eſtimeroint notre faiſon maudite,
Tant ſont les cas de peu de foi pouruuz,

Silon

Si lon ne croit à ceus qui les ont vuz.
O Dieu tout bon, qui les Siecles reueillés,
Et entretiens en tes grandes merueilles,
Toi qui te faiz en Nature honorer,
Qui faiz & peuz detruire & reſtorer,
Si les labeurs que tant tu m'as faitz prendre,
Si les deſſeins que tu m'as faitz apprendre,
Ou que ie tai, ou que ie ramentoi,
N'ont tems ni lieu où reſſortir, ſans toi,
Renforce moi mes eſpriz, qui s'appaiſent
En tous tes faitz, puis que telz ilz te plaiſent.
Autre que toi ne me peut conuoier,
Pour me garder de choir ou foruoier.
Or fai moi donq' arriuer, s'il eſt heure,
Et accompli l'eſpoir qui me demeure:
Tien moi la mein, & au lieu me condui,
Pour le repos de ce petit iourdhui:
Ce tems pendant qu'en ma mein i'ai la plume,
N'etein pourtant l'ardent feu, qui m'alume
A plus grand fait, eſperant que l'vn d'eus
N'empeſchera l'honneur de tous les deus.
Donq' remetons tous ces cas deplorables,
Pour retourner aus faitz plus fauorables,
Si ſera tems de rechoiſir le bord,
Et de dreſſer la proüe vers le port,
Pour remener, auecques moi en France
Les Seurs qui m'ont gouuerné des enfance,
Et m'ont conduit en tant de lieus diuers,
Par le fort tems des etez & hyuers.
Que ſi Fortune onq' ne les a aidees,
Vertu pourtant les a ſi bien guidees,

Que les longs ans, auecques elles cruz,
N'ont du labeur iamais eté recruz.
Auec lequel l'eſpoir leur eſt facile
D'entrer ancor' en ce grand domicile,
Meſme portant de leurs dons familiers,
Pour pendre au haut des plus fermes piliers.
L'Aſtre annuel, ia l'eſtiuale pointe
Paſſoit d'huit iours: ſa Seur etoit coniointe
Sur les dixhuit des Iumeaus, auec Mars:
Phenon la Liure eut aus vintehuit pars:
Les vintetrois des Poiſſons, Iupin tindrent,
Les vinteſept du Taure, Venus prindrent:
Mercure, au quart du Lion ſe getoit,
Quand Iaques vint là où Iaques etoit.
Reçoi ton Prince, Anecy, reuenant,
Ce couple beau des chers enfans menant,
Bien tendres d'ans, mais deus gages bien fermes
De ſon amour: & deus genereus germes,
Dont ſorturont les francs & beaus ſions,
Au long aler des generations.
C'eſt meintenant, ô Muſes honorables,
Que vous deuez plus vous rendre exorables
A moi, ſi onq mon chant vous fut agré,
Et ſi ie ſuis par vous Preſtre ſacré,
Des plus ſugetz & des plus volonteres,
Ie vous requier, Deeſſes ſaluteres,
Par Apolon votre Prince & fauteur,
Et de noz faiz de Medecine auteur,
Lui impetrer, qu'en brief lui ſoit rendue
Cete vigueur, qui lui eſt ſi bien due:
Car que lui ſert d'eſtre en ſes fermes ans?

D'auo

D'auoir l'eſprit, & le cueur ſi preſens,
Sinon qu'auſſi l'ame, qui l'euertue,
D'vn pareil corps ſoit garnie & vetue?
Sans qu'il ſe face es grans lieus regreter,
Où il ne peut ſa preſence preter?
De quoi lui ſert la veine tant eureuſe,
Imbue à plein de votre eau ſauoureuſe,
Si la langueur ſes beaus deſſeins trompant,
A tous les coups les va interrompant?
Enten ô Ciel, la grand' priere expreſſe,
Les criz & veuz d'vn peuple qui te preſſe,
Pour le ſecours de ſon Prince indiſpos,
Duquel depend ſon bien & ſon repos.
Et ſi mes vers en ces Mons qu'ilz decriuent,
Tout à loiſir ſe nourriſſent & viuent,
Et en l'honneur des Princes genereus,
Viuent ancor' par toi, & toi par eus,
Anne, clair ſang d'Hercule & de Renee,
Deſquelz tu es l'eureuſe fille aiſnee:
Qui vas touſiours meintenant ton bon eur
Par les mariz, qui hauſſent ton honneur,
Et toi le leur, qui du fleuron Galique
Es prouenue, & de branche Italique:
Les guerres t'ont le premier preuenu,
Long tems te ſoit l'autre en paix meintenu.
Tu as, Sauoye, vn ornement ancore,
Qui ton renom de rarité decore.
Entre les dons de Nature eſtimez,
Sont les effetz aus Herbes imprimez.
Onq cete ouuriere, à produire ententiue,
Ne ſe montra ſi riche & inuentiue,

Qu'en ces hauz Mons, ſi noblement herbuz,
Qu'on les diroit boutiques de Phebus.
Ne penſez pas qu'ell' ne ſe ſoit iouee,
Au grand pouuoir dont elle s'eſt douee:
Car quand ces Mons erig'a & vetit,
Elle y voulut faire vn Monde petit.
Bien me deplaît qu'en l'abondance riche,
Ie ſuis contreint d'eſtre, à l'expoſer, chiche:
Quand ie ne peu en lieus ſi plantureus,
Faire aucun chois, ſinon auentureus.
Par tout, celle herbe amere eſt rancontree,
A Gentian Illirique montree:
En Anticire il ne faut point paſſer,
Pour l'vn & l'autre Elebore amaſſer:
Ny pour trouuer l'Abſinte aromatique,
Ne faut chercher la region Pontique:
Mais au defaut du Dictam Candiot,
On voit par tout l'odorant Pouliot.
Aſſez y ſont en leurs lieus ordinaires,
Et l'Hepatique, & les deus Pulmonaires:
Et celles la qui ont leurs noms tenuz
Du mol nombril, & cheueus de Venus:
Celles ancor' que du Satire on nomme,
Et l'Orchis Grec, irritemens de l'homme,
Qui au deuoir de l'Amour ſe contreint:
Et cellela, qui les lieus molz retreint,
Dite Alquimile: & celle qui deſſerre
Les cours des Mois, qu'lz diſent Fiel de terre.
La Saxifrage, exquiſe aus Grauelеus:
Le Liſeron, exquis aus grateleus.
Le Splenion, conſumant la ratelle,

La Get

La Germandree, ayant la vertu telle,
Et telle auſsi l'Arabeſque Cetrac:
La Scabieuſe, eide contre l'antrac:
Toutes les cinq, ayans nom de Conſoude,
Par qui la playe & rupture ſe ſoude:
La Filipende, & la Berle, qui ſont
Propres aus reins, pour les vices qu'ilz ont.
Et tous les trois Eupatoires ancores,
Celui des Grecz, & celui des deus Mores:
Chacun ayant beauz effetz & diuers,
Dont l'Agerat, tue aus enfans les vers.
Et Gracedieu, qui l'Hyſope figure,
Aimant les eaus, des playes promte cure,
Dont le Cheual deuient tout fible & lent:
Et à purger, breuuage violent.
La Numulaire, ainſi du denier dite,
Exquiſe à nous, aus Brebiz interdite:
Et la Merueille, au nom bien äuenant,
Par les iardins, de plante prouenant.
Ici ancor' ſont les deus Sarrazines,
Seruans aus beins des nouuelles geſines:
Et le Narciſſe, attirant au dehors
L'epine, ou fer affiché dans le corps.
Le Sermontein, la Biſtorte, qui ſeruent
Es compoſez, qui de danger preſeruent.
Et l'Heptaphile, à bien pres imitant
Celle Biſtorte, aus venins reſiſtant:
Et notre Otruche, à ce tant eſtimee,
Des anciens ancor' non exprimee:
Comme non plus tant d'autres n'ont eté
De nom, deffet, ni de proprieté:

Et la Lunaire, a la feuille entreiointe,
Qui eſt grapue au plus pres de la pointe,
Belle pour vrei: les multiplicateurs,
Ne ſai pourquoi, en ſont grans amateurs:
Eſtce point celle (ou ſi l'auteur bruit erre,
Lui donnant nom?) qui le cheual deferre
Paſſant deſſus? &, comme ancor' le bruit
Accorde au nom, qui à la Lune luit?
Et Martagon, entre les Liz nombree,
Des tranſmueurs ancor' mieus celebree,
L'Androſemon, au Trucheran ſemblant,
Et comme lui, à l'etreindre, ſanglant:
Et celle ancor' aus greins rouges, Limoine,
A retirer les mois fluans idoine:
Et les Solans, prouocans à dormir:
Et l'Aſaron, prouocant à vomir.
Et le Ciclam, qui ſoudein aide baille
A enfanter, quand la femme en trauaille.
Et cellela, qui d'aiba la ſenteur,
Gardant les corps d'aler à puanteur.
La tige ancor' de la groſſeur du poúce,
Qui à la cime vne grand' feuille pouſſe,
Nom de chapeau de la Grece portant,
Et le malin vlcere confortant.
Et l'herbe ayant la feuille dentelee,
(Rifort ſauuage, au vulguere appellee)
Et ſa racine, vn gout fort & cuiſant:
Aus hernieus breuuage fort duiſant.
La Cacalie (où le merq deceuable
Dement les yeus) y eſt ancor' trouuable,
Qui a le ius comme Reglice dous,

Bonne

Bonne au poumon, & âpreté de toux.
Et ne faut pas que par oubli demeurent
Les Aconiz, dont tant de beſtes meurent,
Renars, & Louz, & les fiers Liepars,
Nez ennemis des etables & parcs:
Ancores moins celle herbe à voir tant belle,
Qui de Páris vulguerement s'appelle,
D'vn bois tout droit, aiant en deus endroiz,
Milieu & haut, quatre feuilles en trois.
Aus Aconiz tout contraire s'epreuue
Son rouge grein, q'ua la cime lon treuue:
Qui au cerueau reſtore la raiſon,
Soit par langueur perdue, ou par poiſon.
I'ai longuement par ces Mons recherchee
L'herbe à bon droit des expers tant preſchee,
A qui de l'ange a eté fait le nom:
Mais ie ne ſai s'elle s'y treuue, ou non:
Iure, le Mont, qui les Cantons confronte,
Nous en fournit vne abondance pronte.
Peuſt elle entiere autant ſe conſeruer,
Qu'ell' peut de maus guerir & preſeruer:
Sa creuſe tige, & ſa rare ſuſtance,
Contre le tems n'ont longue reſiſtance:
„ *Mais il conuient que nous viuons contens,*
„ *Que les grans biens ne durent pas long tems.*
Le Tamaris, aus feuilles paliſſantes,
Y croit au bord des Riuiers gliſſantes:
A la douleur des dens bien reputé,
Et à la rate enflee de durté.
Mais où me metz ie, en choſe ſi diffuſe?
Qui l'ornement du langage refuſe?

Là où peu ſert l'oreille ſans les yeus,
L'etude aſſez, mais l'epruue ancor' mieus.
Par tout i'inuoque, Apolon, ta puiſſance,
Pour de tes dons me faire iouïſſance:
Mais en ce lieu, tant ne veu m'amuſer
A dire bien, qu'à bien faire & vſer:
Ici n'a grace vn Vers ſuget au nombre,
Et des effetz il n'exprime qu'vne ombre:
Fai moi ici plus ouurer & ſauoir:
Ailleurs fai moi plus d'elegance auoir.
Deſſus la Vile, à qui le nom de Bonne
(Siege premier du Foucigni) ſe donne,
Et qu'au milieu Arue va ondoyant,
Eſt Mõle aſsis, en ſon tems verdoiant
Pour les Bergers recherchans la pãture:
Mais aus eſpriz admirans la Nature,
Les Simples beaus produiſant a planté,
Plus qu'autre Mont par les Alpes planté.
Sa montee eſt moins roide que hauteine,
Deſſus la pointe ayant vne fonteine,
Dont le clair bruit, donne à ceus qui ſont las
Du long monter, grand' freſcheur & ſoulas.
Là vne odeur de fleurs epanouyes,
Rend du cerueau les forces reiouyes:
Soit celuila qui de toutes s'epard,
Ou ſoit celui des vnes tout apart.
Non loin de lui eſt Sodene (ainſi comme
Il n'i a Mont, que le païs ne nomme:)
La Roche voit tous les deus audeuant,
Mõle vers Nort, Sodene vers Lẽuant.
Et qui voudra des Mons voir l'outrepaſſe,

Par ces

Par ces deus là, lui conuiendra qu'il paſſe.
Dedans les deus, meſme nombre ne vient:
Mais à chacun ſa rarité conuient:
Quand le premier vous aurez vu à l'aiſe,
Force ſera que l'autre autant vous plaiſe.
Et ainſi ſont pres à pres confrontez,
Pour en leur tour eſtre tous deus montez.
Mais quel pouuoir peut eſtre tel, qu'il rende
L'air & la terre en concorde ſi grande?
Et qu'vn Soleil donne ſi grand' tiedeur
Sur ces ſommetz ouuers à la froideur?
Des flocz neigeus la force aërienne
Couure & nourrit la moiteur terrienne,
Et la defend de l'iniure des Vens,
Soint glaciaus, arides, ou feruens.
Vreiment ici ſe voit la grand' largeſſe
De la Nature, ou mieus, la grand' ſageſſe,
Qui de ſon ſein tout par ordre depart,
Et qui en donne à tous ages leur part.
D'œil attentif vous admirez les Plantes
Ancor' ſans nom, & ſi peu reſemblantes
A celles la que l'Empirique ecrit
En ce bel Euure à ſon Aree inſcrit,
N'a celles la qu'a trouuees notr' age,
Leur donnant nom de leur forme & ouurage.
Grande faueur à noz ſiecles tardiz,
Plus grande ancor', qu'aus ſiecles de iadis,
Qui a montré ces herbes & racines,
A nouueaus maus, nouuelles medecines:
Quoi que n'aions ancores ce merci,
Que tout l'effet nous en ſoit eclairci:

Mais penſons bien, que les longues annees
Donnent le cours à toutes choſes nees:
„ *Sauoir ne vient à l'homme qu'à tems du,*
„ *Et pour labeur les Dieus ont tout vendu.*
Noz ſens premiers l'alme Genie honorent,
Pour les beautez qui la terre colorent:
Puis à loiſir la forme faut noter:
Apres au goût la ſaueur rapporter,
Si ſalee eſt, ou inſipide l'herbe,
Douſſe, amere, acre, acide, auſtere, acerbe:
Quel temps les fait naître, auancer, viellir:
Quele eſt la fleur, & la greine à cueillir:
Et ſi la force au ſecher diminue,
Ou s'elle augmente, ou s'elle continue.
Ainſi en art aſſemblant les raiſons,
Par vreye epreuue vn iugement faiſons,
N'auons nous pas decouuert les riuages
De l'autre Monde, & les veluz Sauuages?
Dont s'eſt connu ce haut feuillu Petun,
A tant de maus vtile & opportun?
Et autres dons, deſquelz l'eſperience
Nous a formé peu à peu la ſcience?
Si la vertu autre terroi ſentant,
Et autre Ciel, ne s'aloit dementant.
Si nous euſsions pourtant la connoiſſance
Des notres biens, ou la iuſte puiſſance
Sur noz deſirs, ſans eſtre mendiens
Par les païs Mores ou Indiens:
Nous n'aurions point d'eſperances douteuſes,
Ni de noz faitz repentances honteuſes:
Ayans voulu trop cherement aimer

Les no

Les nouueautez qui vienent d'outremer.
» Le naturel profit, & legitime,
» Perd tout ſon pris, quand on le deſeſtime.
» Le conuoiter, qui nous ronge & detruit,
» Du bien contant nous fait perdre le fruit.
Bien auons nous vn inſtinct, qui fait croître
Dedans noz cueurs l'enuie de connoître:
Cent mil obgetz ſe trouuent d'admirer,
Cent mil & plus, qui nous font deſirer,
Souz les ſecretz de la grand' Prouidence:
» Mais le deſir doit auoir ſa prudence:
» Cil qui n'a vu que ſon ſeul lieu natif,
» Il a veſcu ainſi comme captif:
» Celui qui eſt hors de la tourbe vile,
» Et tout vn Monde eſtime eſtre vne Vile,
» Eureus eſt il, ſi ici & ailleurs
» Il rend ſes faitz & ditz touſiours meilleurs.
» Mais ſi l'aler & le voir, nous attiſe
» De veins obgetz touſiours la conuoitiſe,
» Meilleur ſeroit du Berger le parti,
» Qui n'eſt iamais des Montagnes parti.
A tant par moi la Sauoye chantee,
Apres l'auoir deus ans entiers hantee,
Et aiant vu cinquantecinq hyuers,
Au Tems ailé ie conſacre mes vers.

F I N.

CHANT DE L'AVTEVR. preſenté à Madite Dame.

SI IE repren mes anciennes erres,
Princeſſe, ſoin des Cieus, honneur des Terres,
Si on me voit du meſme ieu epris,
Dont i'ai laiſé, non pas quité le pris:
Ie n'ai point peur que la docte Neuueine
Rende apreſent cete repriſe veine:
Vu qu'à mes vers ſe montre pour obget,
Si grand merite, & ſi digne ſuget.
Ie connoi' bien les Muſes honorables
M'auoir eté grandement fauorables,
Quand mes premiers ouurages publiez,
Par leur vouloir vous furent dediez.
Et voi à clair, que la part la meilleure
De mon bon eur, ſe decouurit à l'heure
Que ie fondai mon bruit & mon renom
Sur la grandeur de votre treshaut nom.
Quand me ſouuient des ſaiſons de l'Annee,
Dont ie vous ai par ecrit etrenee,
Où ie vous ai au Printems ſouhaité,
Qu'il vous auint ce plantureus Eté,
Lequel ie voi de preſent qui vous donne
Promeſſe & foi d'vn fructueus Autonne,
Auquel ſuiuant vn Hyuer ſauoureus,
Rendra en tout voz quatre Tems eureus:

Puis

Puis quand ie voi ce clair eſprit, qui dure
En ſon Printens, & nul Hyuer n'endure:
Ce m'eſt grand eur, que i'aye eu ce credit
Enuers le Tems, d'auoir ſi bien predit:
Et qu'Apolon, qui aus Muſes preſide,
Et en l'eſprit des Poetes reſide,
M'ait fait ce don, que moi prophetizant
De voz Deſtins, i'aye eté vrei diſant.
Puis que le Ciel, qui vous a eleuee,
A ce grand Duc vous auoit reſeruee,
Et lui à vous, qui vous a aſſemblez,
Par ce que tant l'vn à l'autre ſemblez.
Mais penſez vous combien il eſt eſtrange
Qu'vn Poete ſoit prodigue de louänge,
Et puis qu'il voye auenir les effetz
Tout au rebours des Ecriz qu'il a faitz?
Les vns ſans chois toutes honneurs augmentent,
Qui de leur faute au dedans ſe dementent:
Les autres ſont ſouz la ſugecion
De l'amitié, & de l'afeccion:
Qui telement ont la vuë eblouye,
L'auis troublé, & credule l'ouye.
Qu'ilz vont trompant du fard de verité
L'ami, eus meſme, & la poſterité.
Mais quand ie voi que louëe vous eſtes
Egalement du bruit & des Poetes,
Quand i'apperçoi que ce qui eſt en vous
Surmonte ancor' l'opinion de tous,
Indicible eſt l'aiſe qui me contente,
De voir l'effet de ma premiere attente:
Indicible eſt en quel plaiſir ie vi,

D'auoir

D'auoir eté de tant d'eſpriz ſuiui.
Voila pourquoi ma Muſe ſe rallume
En voz vertus, & renforce ma plume:
Et ſachant bien que le propre inſtrument
Lui faillira plus toſt que l'argument,
Vient reueiller ſa force coútumiere,
Au ſouuenir de ſa vertu premiere:
Si bien que tant que chanter el' pourra,
Par votre nom ſes Chans elle clorra.

Sonnet dudit Auteur.

Tu t'enfles, Pau, de deus honneurs diuers,
Qui ſont fondez deſſus deus Marguerites:
Montcalier l'vne orne de ſes merites,
L'autre remplit Piemont, ains l'Vniuers,
L'vne eſt la fleur diaprant les chams vers,
Ou, mieus, ell' eſt quelcune des Carites:
L'autre a au Ciel ſes louanges ecrites,
Outrepaſſant le ſuget de mes vers.
S'elles etoint d'vne meſme grandeur,
Il y auroit ça bas deus Souuereines:
S'elles etoint de pareille ſplendeur,
Le iour auroit deus lumieres ſereines.
Mais quoi? le Monde vn ſeul Soleil peut voir,
Si bien il peut quatre Graces auoir.

Autr

Autre.

L'homme de cueur par Vertu tend au port:
Mais ſi Faueur en poupe ne s'appreſte,
Faute de Vent en haute Mer l'arreſte,
Ou le fort Vent le gete loin du bord.
Que ſi Fortune, auec vn dous aport.
Sans la Vertu, d'aſpirer eſt trop preſte,
Au long aler, ſuruenant la tempeſte,
Se perd la Nef, le voiage & le port.
O qu'eureus eſt, qui iouit de chacune,
Quand l'vne guide, & l'autre enfle le cours!
O que peu eſt celui qui n'en a qu'vne!
Donq qui aura l'vne à l'autre proſpere,
Soit tant plus preſt à preter ſon ſecours
A qui ancor' l'vne par l'autre eſpere.

Autre.

Ie vá & vien par volontaire fuite,
Pour contempler le Monde en diuers lieus,
En euitant, à tout le moins des yeus,
Tant de malheurs, dont la Frãce eſt detruite.
Tandis, Daumouche, alant de ſuite en ſuite,
Reconnoiſſant amis nouueaus & vieus,
Ie t'ai connu de ceus qui iugent mieus,
Que la Vertu eſt ma ſeule conduite.
Chacun de moi ſe montre defiant,
De chaque part on me va epiant:
Mais ſi on veut qu'en brief ie me reuele,
En temperant peu à peu mes humeurs,
Ie m'enuieilli d'vne vertu nouuelle,
Et raieuni es anciennes meurs.